Nº 1—3. I—II JANVIER—MARS 1937

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOLOGIE
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1937

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres sous la direction de M. S. Mikucki directeur de la Chancellerie de l'Académie

Nakładem Polskiej Akademii Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiell. w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOLOGIE
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

ANNÉE 1937

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1938

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres sous la direction de M. S. Mikucki directeur de la Chancellerie de l'Académie



Nakładem Polskiej Akademii Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiell. w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

Table des matières

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

Nº 1—3 Janvier—Mars 1937

SÉANCES

I. Classe de philologie

8 janvier. Klinger W.: Contributions à la critique et à l'interprétation du texte de Callimaque.

Przychocki G.: Ménandre dans le catalogue de la Bibliothèque des Patriarches de Constantinople.

22 mars. Sternbach L.: Remarques parémiologiques sur les oeuvres de Nicolas Rej.

Commission pour l'étude de l'histoire de l'art

7 janvier. Szeligowska I.: L'ornementation étrusque.

11 mars. Mańkowski T.: Recherches sur les ceintures polonaises.

Kruszyński T.: Les monuments funéraires de Giovanni Marigliano da Nola.

Commission linguistique

27 janvier. Stopa R.: Les principaux traits et particularités des langues africaines, illustrés par des exemples empruntés aux langues: Nama, Ewe et Kaffir.

24 février. Małecki M.: Contributions à la connaissance du tsakavisme (le tsakavisme sud-slave, grec, polonais et polabe).

Andrejczin L.: Des catégories sémantiques de la conjugaison bulgare.



Commission pour l'étude de l'histoire littéraire en Pologne

22 janvier. Pigoń St.: Krasiński dans le »Zwolon« de Norwid.

Kamykowski L.: Quelques réflexions sur la »Daphnis« de Twardowski.

20 février. Płomieński E.: Le problème du peuple dans la production littéraire d'Adolphe Dygasiński.

II. Classe d'histoire et de philosophie

18 janvier. Lepszy K.: Sigismond III et Jean Zamoyski entre 1589 et 1592.

16 février. Lewak A.: Les démarches de la diplomatie polonaise en 1863 et 1864.

22 mars. Kutrzeba St.: Les articles du code militaire polonais aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

Commission pour l'étude de l'anthropologie et de la préhistoire

22 mars. Wrzosek A.: Renseignements provisoires sur les remparts s'élevant sur la »Góra Zamkowa« près Żarnowiec dans le district maritime.

Kostrzewski J.: Les influences de la culture lusacienne au Danemark.

Jamka R.: Les ustensiles décorés d'ornements et le glaive remontant à l'époque tardive de La Tène et à l'époque romaine, trouvés en Silésie.

Fitzke F.: Les recherches archéologiques entreprises à Gródek, district de Łuck.

Résumés

1. ANDREJCZIN L.: **Kategorie znaczeniowe koniugacji bułgarskiej.** ***(Des catégories sémantiques dans la conjugaison bulgare).***
Séance du 26 avril 1937

Le travail présenté est un essai d'exposition scientifique des catégories sémantiques, exprimées par les formes de la conjugaison dans la langue bulgare littéraire actuelle. Dans ce domaine la langue bulgare se distingue par des rapports originaux et très compliqués, qu'on ne rencontre pas dans les autres langues slaves. Dans la littérature scientifique ces rapports n'ont pas été jusqu'à présent non seulement systématiquement examinés, mais un nombre de phénomènes restent toujours insuffisamment étudiés. En principe, on ne considère ici que les catégories exprimées par la flexion, sans tenir exagérément à la limite formelle qui sépare la flexion et la formation des mots (par exemple dans le domaine des aspects).

Ce travail ne prétend pas non plus faire des recherches historiques et génétiques. Il ne se bornera cependant pas seulement à enregistrer descriptivement les catégories existantes, mais il tendra à établir leurs rapports et liens mutuels, à éclaircir les conditions d'existence des différents faits et de les motiver au point de vue du système linguistique actuel. Ce n'est qu'après un examen systématique des rapports actuels qu'on pourra entreprendre avec succès des recherches historiques et génétiques, envisageant aussi les faits dans les dialectes et les langues voisines.

Les recherches comportent 7 chapitres: I. Caractéristique générale de la conjugaison bulgare; II. Aspects; III. Temps; IV. Genres de narration; V. Modes; VI. Remarques sur les voix des verbes; VII. Remarques sur les formes nominales et adverbiales.

Aspects. La différence entre les deux aspects, perfectif et imperfectif, ne peut être comprise dans les rapports quantitatifs, elle est qualificative. La catégorie »aspect« se confond à un certain degré avec la catégorie »temps«, mais il faut la distinguer de cette dernière. La langue bulgare a une importance toute particulière dans l'aspectologie, car possédant un riche système de temps, elle pourrait jeter plus de lumière sur le problème du rapport entre aspects et temps.

Le perfectif (дамъ, направя, седна) se détermine ici comme aspect synthétique qui présente l'action non seulement dans toute sa durée mais avant tout comme une certaine intégralité — sans laquelle en réalité on ne pourrait avoir un critérium pour définir sa durée. L'imperfectif (давамъ, правя, сѣдамъ) se détermine comme aspect analytique qui ne peut présenter l'action que comme un processus grandissant dans des moments et intervalles arbitraires pendant sa durée (et par conséquent aussi dans son ampleur, comme par exemple à praet. finitum (cf. plus loin): »работихъ два часа« — sans que la signification devienne perfective comme le croit Weigand).

D'une façon générale, toute action peut être présentée comme »perfective« ou »imperfective« ce qui impose la nécessité de former des perfectifs à côté des imperfectifs et vice versa. Pour former de l'imperfectif des verbes perfectifs on se sert des préfixes et du suffixe -н-. En pareils cas, la signification du verbe prend le plus souvent une nouvelle nuance (пиша — подпиша, препиша; седя — седна). La force perfectivisative des préfixes verbaux s'explique par leur signification finale; dans quelques cas isolés seulement le préfixe a une signification statique et dans ces cas-là l'aspect ne subit pas de changement: завися, подлежа, предстоя etc. On dit souvent (Beaulieux, Tsonev) que les imperfectifs dérivés (cf. plus loin) ne se perfectivisent pas par les préfixes. Une affirmation pareille ne repose que sur une fausse interprétation des imperfectifs à préfixe comme западамъ 'dépérir', изхвърлямъ 'rejeter', раздавамъ 'distribuer' etc. Nous devons voir ici non pas le type »préfixe + imperfectif dérivé« (из + хвърлямъ) mais le type »perfectif à préfixe + suffixe imperfectivisant« (изхвърля + -я-мъ); par contre западамъ 'commencer à tomber' изхвърлямъ 'rejeter jusqu'à la fin' etc. sont perfectifs, car nous avons déjà le type за + падамъ, за + хвърлямъ etc. — Pour former

des verbes imperfectifs à côté des perfectifs on se sert des suffixes -а-, -я-, -ва- (-ава-, -ява-, -ува-), p. ex.: избера — избир*а*мъ, отговоря — отговар*я*мъ, препиша — препис*ва*мъ, престоя — престо*ява*мъ etc. Leur emploi dans les différents groupes de verbes dépend des rapports formels. Ils n'apportent aucun changement à la signification réelle du verbe. Cependant d'après certains auteurs (Beaulieux, Iliev) la signification essentielle de ces suffixes est itérative. Le fait cependant qu'il est impossible de former dans la langue bulgare des verbes »itératifs« dérivés des verbes imperfectifs (cf. pol. *jadać*, *pisywać* à côté des imperf. *jeść*, *pisać*) montre nettement que la fonction fondamentale de ses suffixes est ici purement aspective — imperfectivisative.

Temps. Dans la langue bulgare, comme dans d'autres langues, on distingue par les formes verbales le temps présent (правя), le temps passé (правихъ) et le temps futur (ще правя). C'est la base d'orientation temporelle, dont la plupart des langues slaves ne dépasse pas aujourd'hui la limite; les rapports chronologiques entre les actions individuelles reposant sur le plan du passé ou du futur ne s'expriment pas par les formes verbales des dites langues. La langue bulgare cependant appartient aux langues qui possèdent des formes verbales spéciales pour exprimer les rapports mutuels chronologiques entre les actions constituant un ensemble de sens plus grand. De telles formes expriment un double rapport temporel, notamment rapport de contemporanéité, de passé ou de futur de l'action envers un autre point d'orientation, et le rapport de celui-ci avec le moment où l'on parle, et vers lequel se rapportent finalement toutes les définitions temporelles. Donc, dans la langue bulgare existent les catégories: imperfectum — pour exprimer une contemporanéité dans le passé (той почиваше, когато отидохъ при него), plusquamperfectum — pour exprimer un rapport prétérital dans le passé (той бѣше почивалъ, когато отидохъ...) et futurum praeteriti — pour exprimer une action future dans le passé (щѣше да почива, когато отидохъ...). Sur le plan du futur, la catégorie futurum exactum sert à exprimer un rapport prétérital (ще е почивалъ вече, когато отида...). Si au moment où l'on parle l'action passée est en rapport étroit avec une situation donnée, elle s'exprime par la catégorie perfectum (седналъ е да си почива), tandis que ce qu'on dénomme »aoriste« (praete-

ritum finitum) exprime l'action comme un fait simplement passé sans aucun rapport avec une situation ultérieure (седна де си почива). A côté de futurum praeteriti (щѣхъ да правя) il existe également sur le plan du passé le futurum exactum praeteriti (щѣхъ да съмъ правилъ).

Les formes perfectum, plusquamperfectum, futurum exactum et fut. ex. praeteriti expriment non seulement certains rapports chronologiques, mais ils présentent l'action elle-même d'une manière particulière, que nous appellerons ici perfectuelle: l'action se présente non pas immédiatement comme un acte concret, mais en connexion avec son résultat que l'on présente comme actuel à une certaine situation ultérieure. S'il en est ainsi, nous pouvons définir le plusquamperfectum comme perfectum praeteriti, le futurum exactum comme perfectum futuri, et le fut. ex. praeteriti comme perfectum futuri praeteriti. Ainsi, à côté de chacune des formes qui expriment immédiatement l'action comme présente, passée, future ou future dans le passé, il existe une autre forme exprimant l'action perfectuellement au point de vue d'une situation donnée au présent, au passé, au futur ou futur dans le passé. — Dans son ensemble donc, le système des temps bulgares se présente ainsi: 1. praesens: правя; 2. perfectum (perf. praesentis): пpиbилъ чъмъ; 3. p. правилъ е; 3. praeteritum finitum (»aoriste«): правихъ; 4. imperfectum: правѣхъ; 5. perfectum praeteriti (plusquamperfectum): бѣхъ провилъ; 6. futurum: ще правя; 7. perfectum futuri (futurum exactum): съмъ (бѫда) правилъ; 8. futurum praeteriti: щѣхъ да правя; 9. perfectnm futuri praeteriti (fut. ex. praeteriti): щѣхъ да съмъ (бѫда) правнлъ. Procédant à l'examen des temps, on examine d'une façon détaillée les fonctions et l'emploi syntaxique de chaque temps prenant en considération particulière les rapports entre temps et aspects.

Genres de narration. Les formes du verbe bulgare expriment également le rapport existant entre la personne qui parle et l'action elle-même. Le dit rapport pourrait être immédiat si la personne qui narre l'action parle »d'elle même« — narration directe (правп, правиха, правѣха etc. — le plus souvent lorsqu'elle est témoin immédiat de l'action) ou bien indirect si la personne connaît l'action par voie indirecte, le plus souvent par d'autres personnes — narration indirecte (правѣлъ си, 3. p. правѣлъ — praes. et imperfectum, правилъ си, 3. p. правилъ —

praeter. fin., etc.). Ex.: Муратлийски се изтечна (narr. dir.) Цѣлъ на камъка... и... дълго разказвà историята си. Той билъ участвувалъ (narr. indir.) въ софийското съзаклятие... После отишелъ въ Влашко... *(I. Vazov).* Certaines formes dans la narration directe et indirecte possèdent tous les temps du mode indicatif et du mode potentiel (cf. plus loin). Malheureusement ce fait important n'a pas attiré jusqu'à présent l'attention de la littérature grammaticale, seul J. Trifonov s'y est intéressé depuis longtemps, montrant également le rapport étroit formel entre les deux séries de formes, mais il l'a formulé très mécaniquement. Pour souligner d'une façon emphatique et plus forte le rapport indirect de la personne parlante vis à vis d'une action, il existe encore une série de formes, de leur côté formellement connexes à celles mentionnées plus haut: правѣлк съмъ билъ à côté de правѣлъ съмъ (praes., imperfectum), правилъ съмъ билъ à côté de правилъ съмк (praet. fin.) etc. Ex.: Война нѣма. Не съмъ чувалъ да има война! — Нѣмало било (narr. indir. emph. — praes.) война. Вземи вестника и ще видишъ... *(J. Jovkov).* — Il faut faire la différence entre »narration indirecte« et »oratio obliqua«. Dans »oratio obliqua« on peut employer aussi bien les formes de »narration directe« que celles de »narr. indirecte«, p. ex.: »Той казва, че утре ще заминава« (narr. dir.) et »Той казва, че утре щѣлъ да заминова« (narr. indir.).

Modes. La copule entre le sujet et l'action pourrait être différente selon la certitude et les circonstances de sa réalisation. Dans la langue bulgare la dite copule s'exprime par les modes suivants: indicativus — signifiant une copule réelle entre sujet et action (правя, правиха, ще правишъ etc.); imperativus — désignant une action dont la réalisation dépend du commandement de la personne parlante (прави!); deux modes hypothétiques appelés ordinairement »conditionnels«: eventualis (бихъ правилъ) et potentialis (праввамъ), lesquels d'ailleurs s'emploient souvent avec la même fonction, comme on le trouve p. ex. chez Vazov: Да имахъ мощь обвисвахъ ти кальта, и въ твня чистий блясккъ те бихъ показалъ. Naturellement, tous ces modes, sauf indicativus qui possède tous les temps, se rapportent au futur plus ou moins rapproché ou éloigné (eventuellement au »futur dans le passé«).

Voix. Le rôle actif ou passif du sujet vis-à-vis de l'action s'exprime dans la langue bulgare par deux voix de verbes: activum — exprimant le rôle actif du sujet grammatical qui est l'auteur (le sujet logique) de l'action (иравя, вдична, пидамъ etc.) et passivum — exprimant le rôle passif du sujet grammatical (objet logique) dans l'action dont un autre est l'auteur (le sujet logique): Трапезата се вдична и кафето се подаде отъ едно виеочко, румено, черооко момиче... (*I. Vazov*).

Formes nominales et adverbiales. A la conjugaison du verbe sont attachées encore toute une série de formes, appartenant à d'autres parties du discours (adjectifs, substantifs, adverbes) mais qui sont liées étymologiquement au verbe. Ce sont des participes présents et passés, actifs et passifs (правещъ, правимъ, правѣлъ; иравенъ), des substantifs déverbatifs (правене), des gérondifs (правейки). Toutes ces formes ne sont considérées, pendant l'examen, que par rapport aux catégories fondamentales de temps, d'aspect etc.

---

2. HALECKI O.: **Nowe uwagi krytyczne o wyprawie warneńskiej.** ***(Nouvelles observations critiques au sujet de la croisade de Varna).*** Séance du 22 mars 1937

Suivant la thèse généralement admise, Ladislas le Jagellon, roi de Hongrie et de Pologne, de retour de sa première campagne balcanique, aurait conclu à Szeged, le 1er août 1444 un traité de paix avec les Turcs, solennellement confirmé par son serment. Ce n'est que l'intervention inopportune du légat pontifical, Julien Cesarini, qui lui aurait fait violer la parole donnée et entreprendre sa deuxième expédition, terminée par la catastrophe de Varna. Reprenant et développant les observations critiques faites à ce sujet en 1900 par A. Prochaska, l'auteur arrive, comme lui, à la conclusion que cette thèse n'est qu'une légende, impossible à concilier avec la chronologie des faits établis par les documents contemporains.

En réalité, les préliminaires de paix, conclus vers le 3 juillet par Georges Branković, despote de Serbie, et par Jean Hunyadi qu'il avait passagèrement gagné pour ce projet, furent rejetés par le roi, appelé à Szeged, vers le 1er août, pour les confirmer. Les conditions offertes par les Turcs étaient d'ailleurs beaucoup

moins avantageuses pour la Hongrie qu'on ne l'a supposé, et ne furent pas remplies dans le délai fixé. Ladislas ayant déclaré le 4 août qu'il persistait dans son intention de croisade, Branković fit le 15 août sa paix séparée avec Mourad II qui commença une semaine plus tard à lui faire remettre les places fortes, énumérées dans le traité, ayant obtenu son but essentiel: celui de rompre l'alliance serbo-hongroise, de désorienter les autres alliés et de retarder la campagne du roi Ladislas.

Ce retard doit être considéré comme cause principale de l'échec d'une expédition qui avait par ailleurs toutes les chances d'aboutir, Constantin Paléologue, despote de Morée, ayant attaqué les Turcs en Grèce, et la flotte mobilisée par le pape, avec le concours de Venise, de Raguse, de la Bourgogne et de l'empereur de Byzance, ayant été suffisamment nombreuse pour fermer les Détroits. Seules des circonstances impossibles à prévoir permirent à Mourad II de forcer quand-même le passage du Bosphore et de transporter d'Asie en Europe, au dernier moment, le gros de son armée. Malgré la mort héroïque du jeune Jagellon, la bataille de Varna, désastreuse pour le sort de l'Empire d'Orient, ne le fut aucunément pour la Hongrie et ses autres alliés, tandis que la politique de Branković ne put sauver la Serbie de la conquête ottomane, consommée quinze ans après.

---

3. KAMYKOWSKI L.: **Kilka uwag o »Dafnis« Twardowskiego.** ***(Quelques réflexions sur la »Dafnis« de Twardowski).*** Séance du 22 janvier 1937

La première édition de la »Dafnis« de Samuel Twardowski parut en 1638 aux frais Jérémie Pascatius à Lublin. S'appuyant sur les suppositions de Woycicki [1] et de Br. Chlebowski [2], on admettait que Pascatius exerçait les fonctions d'intendant du château royal de Lublin et qu'il pouvait bien être l'auteur du livret d'un opéra représenté en 1635, lequel était le modèle dont s'inspira Twardowski pour composer son oeuvre en polonais [3]. Il

[1] Woycicki: *Teatr starożytny w Polsce,* Warszawa 1841, vol. I, p. 51—62.

[2] Bronisław Chlebowski: *Dafnis, sielanka miłosna.* Pisma, Warszawa 1912, vol. III, p. 100—31.

[3] St. Windakiewicz: *Teatr polski przed powstaniem sceny narodowej.* Kraków 1921, p. 28.

passait donc pour un Italien fixé en Pologne et pour un homme de lettres, capable d'écrire le poème dont la musique était de Puccitelli, compositeur connu à la cour du roi et auteur d'une série d'opéras italiens. Les documents conservés au Archives de l'Etat à Lublin nous apprennent cependant que Pascatius n'était que libraire et relieur dans cette ville, qu'il l'habitait de 1626 à 1650 [1], et que, à en juger par la composition ethnique de la population de Lublin à cette époque, il est permis de supposer qu'il provenait de Moravie, savoir de Pasków (Paskau), village où se trouvait une église paroissiale.

Dans ces conditions la supposition qu'il aurait été l'auteur d'un opéra italien non parvenu jusqu'à nous, dont la musique serait de Puccitelli, ainsi que l'hypothèse, suivant laquelle Twardowski aurait refondu ce livret, aujourd'hui perdu, pour en faire son idylle dramatisée, parue en 1638, sont évidemment dénuées de fondement. Seul le scénario imprimé de l'opéra de Puccitelli, encore conservé, peut devenir le point de départ de nouvelles recherches pour découvrir le modèle du poème de Twardowski. Celui-ci n'a probablement pas eu en main le livret de l'opéra et l'on peut même douter si ce livret a jamais été imprimé. Si l'on tient compte du scénario mentionné, on peut admettre, même sans en appeler au modèle primitif soit aux *Métamorphoses* d'Ovide, que le livret de Rinuccini *La favola di Dafne* écrit en 1594 [2] dont la partition fut composée par Peri, représente le modèle le plus ancien. Cette petite poésie comprenant six scènes lyriques et un prologue, a été en partie traduite en allemand, en partie refondue l'année 1627 par Martin Opitz, un des poètes les plus connus en Allemagne à l'époque du baroque, qui la fit représenter avec musique de Henri Schuetz [3]. Lorsqu'on compare les deux oeuvres dont l'une en italien, l'autre en allemand, on saisit les différences que présentent le style et la façon de traiter le sujet; en effet, l'oeuvre italienne se distingue par sa légèreté et par le rythme musical du vers, tandis qu'en lisant la version allemande on est frappé par l'élément dramatique plus accentué. Cependant ni le texte de Rinuccini, ni celui d'Opitz n'étaient assez longs pour permettre de remplir les quinze scènes, le prologue et l'épilogue de l'oeuvre de Twardowski ainsi

[1] Adv. Lub. 14, 15, 23; Cons. Lub. 127, 113, 116.

[2] Ottavio Rinuccini: Drammi per musica. Torino 1926.

[3] Mart. Opitii: *Opera poetica.* Amsterdam 1640, p. 66—83.

que le scénario; aussi ne peut-on considérer *La favola di Dafne* de Rinuccini comme le modèle dont le livret de Puccitelli se serait exclusivement inspiré. A en juger par le nom »Clorida« qu'on trouve dans le scénario et auquel Twardowski à substitué le nom »Clorinda« emprunté au Tasse, nous pouvons inférer, inférence en faveur de laquelle militent encore d'autres raisons, que l'auteur du livret de l'opéra de Puccitelli, très probablement Puccitelli lui-même, connaissait bien le poème de Marini intitulé *L' Adone* et qu'il l'a pris pour modèle. D'ailleurs il est hors de doute qu'il marchait également dans les traces du drame pastoral [1] qui avait pris un merveilleux essor en Italie à cette époque et dont non seulement les chefs-d'oeuvre tels que l'*Aminta* du Tasse et le *Pastor fido* de Guarini, mais d'autres oeuvres encore étaient très connues dans toute l'Europe. L'opéra de Puccitelli était par conséquent un drame pastoral accompagné de musique, dont le livret était plus long que celui d'un opéra ordinaire; comparé avec l'oeuvre de Rinuccini, il était donc un phénomène typique pour l'époque du baroque, et amplifiait des tableaux trouvés tout prêts en les complétant par des scènes ou des détails nouveaux, parfois élaborés avec un soin minutieux, qui rendait cependant quelque peu obscure la simplicité de la forme, particulière à la Renaissance.

Ces données ne suffisent cependant pas à trancher toutes les questions litigieuses. Twardowski n'avait à sa disposition que le scénario mais non le livret italien, il n'a donc pas traduit uniquement une oeuvre déjà prête, mais a pour ainsi dire tiré parti d'un plan qu'il avait sous les yeux pour créer son oeuvre, création quelque peu étrange, qui ne peut que corroborer la supposition qu'il ne connaissait pas le livret. On ne peut guère se figurer en effet que le livret de l'opéra ait été écrit en octaves; or, c'est précisément cette strophe que Twardowski emploie dans son idylle. Le scénario déjà mentionné n'a pas été composé par Puccitelli qui n'écrivait pas le polonais, mais a dû sortir de la plume d'un poète de cour qui connaissait l'italien [2]. Ce poète n'était sans doute pas un autre que celui, auquel nous devons la traduction polonaise de *L' Adone,* car dans l'une et l'autre version

[1] Enrico Carrara: *La poesia pastorale.* Milano, p. 297—382.

[2] *Dafnis przemieniona w drzewo bobkowe.* Warszawa 1653. Bibliothèque Czartoryski à Cracovie nº 36587/II.

le nom italien »Clori« prend la forme polonaise »Klorida» [1]. La question de savoir qui était ce poète, Grotkowski ou Georges Lubomirski [2], traducteur du »Pasterz wierny«, (»Le Pâtre fidèle«), demeure toujours encore ouverte à la discussion.

Se bornant uniquement à refondre le scénario sans le traduire, Twardowski suivait les traces de Szymonowic dans les scènes de chasse ou consacrées à la vie pastorale, dans lesquelles Puccitelli empruntait des modèles au Tasse. Ayant toutefois choisi dans son poème la stance à huit vers et s'adaptant au ton de l'épopée du Tasse d'après la traduction de Kochanowski, il a essentiellement modifié le caractère de l'oeuvre, quoiqu'il eût gardé la division en scènes. Malgré ses apparences et sa forme dramatique, le poème prit un cachet épique. De là vient que le poète fait raconter à ses héros des événements que nous voyons également sur la scène, de sorte que leur description est tout à fait superflue. Twardowski n'a cependant probablement pas songé à faire représenter son oeuvre au théâtre.

Tasso-Kochanowski ne suffisait certainement pas à lui seul à faire changer en octaves des vers de différente longueur, typiques pour l'opéra, ni à modifier le caractère de l'oeuvre et à lui donner une forme épique. L'exemple Anguillara et l'autorité dont il jouissait, ont sûrement dû avoir de l'influence sur cette transformation, cet auteur ayant formellement fait des *Métamorphoses* d'Ovide, une épopée baroque, composée précisément en octaves [3]. Twardowski qui ne connaissait pas le livret, non parce qu'il n'eût pas compris l'italien, mais parce qu'il ne disposait pas d'un exemplaire imprimé, venait donc en aide à sa fantaisie en comblant les lacunes du scénario, par le fait d'utiliser encore un modèle qui n'était autre que la traduction d'Anguillara. Cette supposition semble confirmée par la comparaison de différents fragments du poème de Twardowski avec l'oeuvre d'Anguillara, surtout lorsque nous comparons les mêmes scènes avec le livret de Rinuccini.

[1] Gio. Battista Marino: *L'Adone.* Torino 1921. Traduction polonaise: Biblioteka Narodowa, Varsovie. Manuscrit polonais F. XIV 21.

[2] J'ai obtenu ce renseignement par le professeur Jul. Krzyżanowski, auquel je m'empresse d'exprimer mes sincères remerciements.

[3] *Le metamorphosi* ridotte da Gio. dell' Anguillara in ottava rima con le annotationi di M. Gioseppe Horologi, e gli argomenti et postille di M. Francesco Turchi. Venice. Giunta 1584.

Nous pouvons établir ainsi qu'on trouve chez Anguillara et Twardowski les mêmes locutions, voire les mêmes motifs que chez Rinuccini.

Considéré à la lumière de ces réflexions, le poème de Twardowski se présente comme un exemple frappant du maniérisme littéraire qui sait tirer parti d'éléments trouvés ailleurs pour créer une oeuvre nouvelle et lui donner un cachet original, en amplifiant et en soulignant différents traits caractéristiques. Grâce au talent du poète, sa création respire malgré tout la fraîcheur et nous attire par son charme indéniable. Ajoutons également que, bien que le poète ait choisi un sujet classique, son oeuvre n'est plus une manifestation du style humaniste, mais émane des sources et de l'esprit du style baroque et représente le plus bel échantillon de l'idylle à cette époque, tandis que les poésies de Morsztyn sont le meilleur exemple du style »culto« que connaisse notre littérature.

---

4. KLINGER W.: **Do krytyki i interpretacji tekstu Kallimacha.** ***(Zur Kritik und Interpretation des Kallimachos-Textes).*** Séance du 8 février 1937

Den nicht vollkommen befriedigenden Zustand des Textes des berühmten Führers der alexandrinischen Dichterschule, Kallimachos, (III. Jh. v. Chr.) illustriert der Verfasser an Beispielen von vier Anstoß erregenden, bisher nicht aufgeklärten Stellen. Als solche betrachtet er: 1) das Epigramm, das mit den Worten anfängt: *ἐχθαίρω τὸ ποίημα τὸ κυκλικὸν...* (Anthol. Palat. XII 43 = Wilamowitz Nr. 28); 2) das Epigramm, welches mit den Worten beginnt: *Ἦ ῥ̓ ὑπό σοι Χαρίδας ἀναπαύεται...* (Anthol. Palat. VII 524 = Wilamowitz Nr. 13); 3) eine Stelle aus dem Hymnus auf Apollo (in Apoll. V. 105—9); 4) ein von Gomperz (Aus der Hekale des Callimachus) aus der Papyrussammlung des Erzherzogs Rainer herausgegebenes und in fast unveränderter Form von Pfeiffer (Callimachi fragmenta nuper reperta, Seite 40—1 = Lietzmann, Kleine Texte, Nr. 145) wiederholtes Fragment aus dem berühmten Epyllion Hekale. Wenn er im ersten Falle zur eigentlichen Deutung der Stelle nur durch eigene Interpretation vordringt, indem er den überlieferten Text ohne Än-

derung beibehält, so läßt sich dies in allen anderen Fällen ohne Korrekturen, die ihm als zweckmäßig und wohl begründet erscheinen, nicht erreichen.

In dem eingangs besprochenen Epigramm wendet sich der Verfasser sowohl den beiden ersten Distichen zu, die von den Literaturhistorikern oft angeführt werden, um die bekannte aristokratische Gesinnung der Alexandriner zu charakterisieren, welche für wenige Auserwählte schrieben und alles, was volkstümlich klang und allgemein zugänglich war, verachteten, wie auch dem Distichon am Schluß, das wegen seiner Unklarheit gewöhnlich stillschweigend übergangen wird (*Λυσανίη, σὺ δὲ ναιχὶ καλὸς καλός, ἀλλὰ πρὶν εἰπεῖν | τοῦτο σαφῶς, Ἠχώ φησί τις· ἄλλος ἔχει*), und versucht einerseits den Zusammenhang zwischen dem Anfang des Epigramms und dessen Schluß, anderseits — den Sinn und die Bedeutung der letzten, rätselhaft klingenden Worte zu erklären. Seiner Meinung nach, haben wir in diesem Distichon eine Reminiszenz aus den bekannten Worten Solons (frg. 4, 9—12 Diehl = Theogn. 315—8) über Tugend und Geld, wovon die erstere ein sicherer und dauerhafter Gewinn ist, das letztere dagegen seinen Besitzer beständig wechselt (*χρήματα δ' ἀνθρώπων ἄλλοτε ἄλλος ἔχει*). Wie also ein Stück Erz, so gerät auch Lysanias in immer andere Hände und muß daher, trotz seiner Schönheit, als ein Liebling von der Straße gelten, dem, wie auch allem, was leicht zugänglich ist, der Dichter kurz vorher seine Verachtung ausgesprochen hat (*μισῶ καὶ περίφοιτον ἐρώμενον... σικχαίνω πάντα τὰ δημόσια*). Schließlich geht der Verfasser an die noch immer offene Frage heran, weshalb in dem letzten Distichon das Echo erwähnt wird, das die von jemand anderem gesprochenen Worte doch nur wiederholt oder entstellt, und glaubt, daß der Schlußsatz: *ἄλλος ἔχει*, eben ein solch entstellter Nachklang der Worte des Dichters selbst über den schönen Lysanias sei: *σὺ δὲ ναιχὶ καλὸς καλός...* — Um das jedoch bemerken zu können, muß man dieses Distichon nicht nach der früheren, klassischen, sondern nach der späteren Aussprache lesen, wo ein Klangausgleich zwischen *αι* und *η*, *ει* und *ι* eingetreten ist, also: *σὺ δὲ νηχὶ καλὸς καλός, ἀλλὰ... Ἠχώ φησί τις· ἄλλος ἔχι*.

Im zweiten Epigramm, das in die Form eines Gesprächs des Dichters mit der Seele eines verstorbenen Freundes an seinem Grabe eingekleidet und für den Unglauben des Dichters an das

Leben im Jenseits sehr charakteristisch ist, denkt der Verfasser über die in Zeile 6 durch schriftliche Tradition überlieferte und durch die Herausgeber, wie O. Schneider, Wilamowitz, Geffcken u. s. w., in den Text aufgenommene, jedoch vollkommen sinnlose Lesart *Πελλαίου* nach und denkt zunächst an *κολλύβου* (Benennung einer Scheidemünze, vgl. Aristoph. Pax, v. 1199—201) auf Grund eines ähnlichen und sich ebenfalls auf das Jenseits beziehenden Fragments desselben Kallimachos (Pfeiffer l. c. Seite 40—1: *οὐ γὰρ ἀλλ' ἥκω ἐκ τῶν ὄκου βοῦν κολλύβου πιπρήσκουσιν*), was einen vortrefflichen Sinn gibt: Im Hades kauft man einen großen Stier für einen Groschen. Da jedoch die Lesart *κολλύβου* auf metrische Schwierigkeiten stößt, indem sie ⏑́ ⏑ ⏑́ ergibt (siehe die angeführte Stelle des Aristophanes), der Vers aber ⏑́ — ⏑́ erfordert, schlägt der Autor schließlich den sinnverwandten, aber den Vers gut ausfüllenden Ausdruck *ἡμαίθου* in der Bedeutung eines »Groschen« vor, der bei dem zeitlich nahen Phoinix von Kolophon (bei Athen. VIII 359 e—360 a: *ἐσθλοί, κορώνῃ χεῖρα προσδότε κριθέων... ἢ ἄρτον ἢ ἡμαιθον...*) und bei Herondas (III 45: *τρί' ἥμαιθα... ἑκάστου πλατύσματος τίνω*) vorkommt. Und da es schwerlich denkbar ist, daß Kallimachos sich selbst wiederholen sollte, glaubt der Verfasser, Kallimachos habe in beiden Fällen ein volkstümliches Sprichwort benutzt, das in dem Kulturbereich Griechenlands in ähnlicher Version fortlebt: »jenseits des Meeres kauft man einen Stier für einen Groschen« (Adelberg, *Księga przysłów polskich* [Buch polnischer Sprichwörter], S. 610, Nr. 58; Federowski M., *Lud białoruski* [Das weißrussische Volk], IV 189, Nr. 5013; Dal, *Posłowicy russkago naroda* [Sprichwörter des russischen Volkes], I 1904, S. 261 u. s. w.).

In der erwähnten Stelle des Hymnus auf Apollo, die dem sogenannten »Siegel«, d. h. dem persönlich gefärbten Teile des Werkes, entnommen ist, wo der Dichter sein ästhetisches Ideal formuliert, sind die Worte: *Ἀσσυρίου ποταμοῖο μέγας ῥόος, ἀλλὰ τὰ πολλὰ | λύματα γῆς καὶ πολλὸν ἐφ' ὕδατι συρφετὸν ἕλκει* (V. 108—9), der Meinung des Autors nach, nicht einwandfrei. Das ergibt sich beispielsweise schon aus der wörtlichen Übersetzung: »groß ist die Strömung des assyrischen Flusses, doch trägt er auf der Oberfläche des Wassers die Mehrheit (*τὰ πολλὰ*) des Erdenschmutzes und viel (*πολλὸν*) Unrat«, wo wir vergebens fragen, warum an einer Stelle von der Mehrheit, an der anderen

nur von der Vielheit die Rede ist... Der Verfasser glaubt deshalb hier den Text korrigieren zu müssen, indem er statt des überlieferten ἀλλὰ τὰ, die uns aus Homer (Il. XVII 676—8; Od. XII 41—4 u. s. w.) wohlbekannte Partikel ἄλλά τε empfiehlt — und, seiner Ansicht nach, kann man die Anwendung dieser Partikel umso kühner dem Kallimachos zuschreiben, da sie, außer Homer, auch der von Kallimachos eifrig ausgebeutete und nachgeahmte Hesiod kennt: in Oper. 100 soll man statt des überlieferten: ἄλλα δὲ μυρία λυγρά κατ'ἀνθρώρους ἀλάληται, schreiben: ἀλλά τε... (nähere Begründung dieser Konjektur in Eos XXIII 79).

In dem zum Schluß besprochenen Fragment der Hekale (Pfeiffer l. c. S. 80—1), das sich auf die Geburt des mythischen Königs von Attika, Erichthonios, des Sohnes des Hephaistos und und der Gaia bezieht, schreibt der Verfasser — um einen verständlichen Text zu erhalten — vor allem am Anfang des 19. Verses statt des überlieferten τῆς — γῆς, ferner am Ende des 20. Verses statt ἐπ' Ἀκτῇ θήκατο γᾶαν — ἐν Ἀκτῇ θήκατ' ἐλαίαν, schließlich schlägt er am Ende der 22. Zeile statt des erhaltenen, jedoch ganz deutlich verstümmelten εφαναυται, ἐφαάνθη vor. Zur Begründung der ersten, vom Standpunkte der Paläographie sehr leichten und einen vortrefflichen Sinn gebenden Konjektur, erinnert der Verfasser daran, daß die mythologische Überlieferung, die Erichthonios anbetrifft, einstimung von dem in die Erde gelangenden Sperma des Hephaistos spricht (z. B. Apollodor. Bibl. III 188: τὸν γόνον εἰς γῆν ἔρριψεν... τῆς γονῆς εἰς γῆν πεσούσης Ἐ. γίγνεται). Zur Begründung der zweiten von den vorgeschlagenen Konjekturen, beruft sich der Verfasser auf einen Abschnitt der Bibliothek Apollodors, wo sich ebenfalls vor der Geschichte der Geburt des Erichthonios die Geschichte des Kekrops und des zur Zeit seiner Herrschaft von Athene gepflanzten Olivenbaumes (ἐλαία, siehe III 177—8) befindet, dagegen die Notwendigkeit, bei dem Zeitworte θήκατ' die Präposition ἐπ' durch ἐν zu ersetzen, begründet er mit einer Reihe von Beispielen aus Homer, die sich auf die Tätigkeit einer verwandten mythologischen Gestalt beziehen (Il. XVIII 541: ἐν δ'ἐτίθει νειὸν μαλακήν, vgl. V. 350, 561, 607). Zur Begründung der letzten Konjektur führt er schließlich das Homerische: μάχη δ'ἐπὶ πᾶσα φαάνθη (Il. XVII 650) an, indem er einerseits daran erinnert, daß es sich um dieselbe Stelle des Hexameters handelt, und andererseits darauf

aufmerksam macht, daß aus der Form ἐφαάνϑη in späterer Zeit — auf Grund des phonetischen Ausgleiches zwischen αι und η — sehr leicht die Form ἐφαάνϑαι entstehen konnte, die dann — um das mutmaßliche Perfektum zu erhalten — in πεφάανται korrigiert wurde. Auf diese Weise gibt der Autor dem besprochenen Verskomplex folgende Gestalt:

. . . . ἀλλά ἑ Παλλάς
γῆς μὲν ἔσω δηναιὸν ἀφῆ δρόσον Ἡφαίστοιο, —
μέσφ' ὅτε Κεκροπίδῃσον ἐν Ἀκτῇ ϑῆκατ' ἐλαίαν —
λάϑριον, ἄρρητον, γένεῃ δ' ὅϑεν οὔτε νιν ἔγνων
οὔτ' ἐδάην, φήμη δὲ κατ' ὠγυγίους ἐφαάνϑη
οἰωνούς, ὡς δῆϑεν ὑφ' Ἡφαίστῳ τέκεν Αἶα.

Den Fortgang der hier begonnenen Handlung stellt sich der Autor übereinstimmend mit dieser Fassung der Sage vor, die wir nur beim Mythographen Antigonos (Keller O., Rer. nat. script., S. 3—4, c. 12) haben, wo Athene, nachdem sie von einer Krähe von der unzeitigen Neugier der Töchter des Kekrops erfahren hatte, die den ihrer Hut anvertrauten Korb mit der Leibesfrucht des Hephaistos öffneten, vor Schrecken den aus der achaischen Pellene zur Befestigung der Akropolis getragenen riesigen Felsen, später Lykabettos genannt, niederfallen ließ.

---

5. KUTRZEBA St.: **Polskie artykuły wojskowe od XVI do XVIII wieku.** ***(Die polnischen Kriegsartikel vom XVI bis zum XVIII Jht).***
Séance du 22 mars 1937

Die Kriegsartikel wurden von den Königen oder Kriegsführern *(hetman)* auf die Dauer eines Feldzuges oder eines Lagers etc. veröffentlicht; einige von ihnen gewannen eine länger dauernde Bedeutung und haben die Grundsätze des polnischen Kriegsrechtes ausgebildet. Zu diesen gehören die Kriegsartikel, welche als »Ordnung des ritterlichen Kriegsrechtes« *(Porządek praw rycerskich wojennych)* im J. 1557 vom König Sigismund August herausgegeben wurden und in 48 Abschnitten das Dienstreglement und das Kriegsrecht behandelten; mit dem Solde und der Bewaffnung befaßten sich die Artikel vom J. 1561. Beide waren bis zu Ende des XVI. Jhts mehrmals ergänzt und bearbeitet oder in anderen

Artikeln benutzt. Am sorgfältigsten waren die Artikel des Heerführers Florian Zebrzydowski vom J. 1561 vorbereitet. Von sechs Ordnungen, welche der berühmte Großhetman Johann Zamojski (zwischen 1580—1602) herausgegeben hat, sind die ausführlichsten seine Artikel vom J. 1593 (ohne Datum im Texte); als der Landtag im J. 1609 die Kriegsartikel veröffentlichen beschloß, hat er eben diese Artikel als Grundlage angenommen und sie größtenteils buchstäblich benutzt. Diese Artikel vom J. 1609, mehrmals im XVII. und XVIII. Jht gedruckt, haben bis zum J. 1775 sich in Kraft erhalten; spätere, durch die Könige oder die Hetmane herausgegebenen Artikel, bezogen sich nur auf die Truppen, welche aus Nicht-Polen zusammengesetzt waren, oder auf die Artillerie. — Aus Litauen stammen die ältesten Kriegsartikel schon vom J. 1534. Die wichtigsten waren die Kriegsartikel des litauischen Großhetmans Christoph Radziwiłł vom J. 1635; im J. 1673 in einer Bearbeitung vom Großhetman Michael Kasimir Pac gedruckt, bildeten sie von dieser Zeit an, als Artikel des Pac bekannt, die Grundlage des litauschen Kriegsrechtes. — Nur wenige von den Kriegsartikeln erschienen im Druck im XVI. und XVII. Jht.; auch von Samuel Brodowski wurden nur drei Texte in seiner Ausgabe des *Corpus iuris militaris polonicum* (1753) benutzt. Erst im J. 1754 hat man eine größere Sammlung der Kriegsartikel (Artykuły wojskowe) herausgegeben, zu welcher die Bestände des Archivs der Radziwiłł in Nieśwież benutzt worden. Schon im nächstfolgenden Jahre 1755 hat Brodowski eine neue Ausgabe dieser Artikel veranstaltet, die als vervollständigte sich vorstellt und bessere Texte enthält, welche er auch in dem Archive der Radziwiłł in Nieśwież fand. Diese Ausgabe ist von desto größerer Bedeutung, da eben diese Teile dieses Radziwiłł'schen Archivs im XIX. Jht von der russischen Regierung nach Rußland fortgeschleppt wurden und nicht mehr zu finden sind.

---

6. LEPSZY K.: **Zygmunt III. a Jan Zamoyski w latach 1589—92.** ***(Sigismund III. und Jan Zamoyski in den Jahren 1589—92).*** Séance du 18 janvier 1936.

Die in der Abhandlung dargestellte Regierungszeit Sigismund III. ist für die weitere Entwicklung der Ereignisse von grundlegen-

der Bedeutung, da in diesen Jahren viele Konflikte entstehen, die den Inhalt der Regierung des ersten Wasa bilden. Indem der Verfasser das archivalische Material aller wichtigeren polnischen und außerdem auch der Wiener, Stockholmer und Danziger Sammlungen ausnützte, entwarf er in 16 Kapiteln einerseits das Bild der innenpolitischen Veränderungen des polnischen Staates, charakteriesierte die Stellung des Kleinadels sowie deren Führer; andererseits war er bestrebt, die geheime österreichische Politik Sigismund III. aufzuklären, die die Abtretung der polnischen Krone an die Habsburger anstrebte.

Sie wird erst auf Grund der schwedischen Interessen des Königs verständlich. Es muß festgestellt werden, daß die Wahl Sigismund zu spät kam, als die Wasas die früheren Bewerbungen um den polnischen Thron aufgegeben und sich dem protestantischen Europa genähert hatten. Dies war unter anderem auch wegen der Verschlimmerung der inneren Lage in Schweden geschehen, wo gegen Johan III. und den Thronfolger Sigismund zwei Faktoren bedrohlich emporwuchsen. Der eine war der königliche Bruder Karl, der spätere Karl IX., der mit Hilfe des niederen Adels und der Bauernschaft die Krone an sich reißen wollte, um das Reich im Sinne einer starken königlichen Macht zu reformieren; der andere war die Aristokratie, die nach der Einschränkung der Prärogative des Throns zu ihren Gunsten strebte. Nach den zu Vadstena und im Traktat von Kolmar aus dem Jahre 1587 verzeichneten Artikeln, die den Oligarchen großen Gewinn gebracht hatten, schien es, daß die königliche Gewalt sich dem Volke gegenüber ähnlich wie in Polen gestalten werde (der Artikel von der Kündigung des Gehorsams). Die Wahl Sigismund III. erfolgte unter dem Druck der schwedischen Machthaber und deckte die Gefahr einer bedeutenden Einschränkung der königlichen Macht auf, insbesondere wenn sich Sigismund als künftiger Erbe Schwedens in Polen werde aufhalten müssen; die Opposition Karls dagegen drohte geradezu mit Thronverlust. Daher trachteten Johann III. und Sigismund seit dem ersten Augenblick von Wasas Aufenthalts in Polen sich aus dem polnischen Unternehmen zurückzuziehen. Eine bedeutende Rolle spielte auch die Schwäche der historischen Tradition der Dynastie der Wasa, die Abhängigkeit der königlichen Familie von den mit ihr verwandten Oligarchen u. s. w. Auch die Lage in Polen

war dem Gedanken an die Abdikation günstig. Sigismund wurde in Polen besonders deshalb kühl aufgenommen, da seine Wahl das Ergebnis eines Kompromisses zwischen dem mächtigen Zamoyski und den sich um Anna der Jagellonin und den Anhängern des Piast gruppierenden Elementen war; außerdem erregten sein Wesen, die Herrschaft der schwedischer Ratgeber, seine Energielosigkeit wie auch der Mangel an Erfahrung, insbesondere in Zusammenstellung mit Batory die Unzufriedenheit der neuen Untertanen. Der Streit um Estland, der Unwille Zamoyskis, die Unzulänglichkeit der königlichen Geldmittel sprachen für die aus Stockholm forcierte Abdikation. Keinen geringen Einfluß hatten auch die Einflüsterungen der Habsburger wie auch der erbitterte Kampf der Parteien in Polen. Bei einem solchen Sachverhalt bewog Johan III. seinen Sohn bereits seit dem Herbst 1587 zum Verzicht auf den Thron und erließ in diesem Sinne Weisungen. Sigismund war zu jener Zeit nur ein gehorsames Werkzeug in den Händen des Vaters und der schwedischer Ratgeber, insbesondere Gustav Brahes, seiner Schwester Anna und Heinrich Bielkes. Das Ergebnis der geheimen Verständigung der beiden Höfe war, daß Sigismund am 27. Mai 1589 dem Erzherzog Ernst gegenüber mit dem Vorschlag einer Thronzession zu seinen Gunsten aufgetreten war. Die Wasas sahen ein, daß man Polen nicht mit leeren Händen räumen dürfe, d. h. daß man sich nicht nur einen guten Nachbar sichern solle, der Schweden Estland zuerkennen, sondern auch vor allem ein Bündnis gegen Rußland schließen würde. Diese Bedingungen konnten die Habsburger insbesondere Ernst erfüllen, mit dem man — im Gegensatz zum Erzherzog Maximilian — die Hoffnung verband, er werde die ruhige Unterstützung des Volkes erhalten und Zamoyski wenigstens zur Neutralität bewegen. Die Zusammenkunft in Reval bildete in der Entwicklung der Ereignisse weder einen Wendepunkt, noch hing sie mit der Genesis der Verträge zusammen, sondern bildete nur deren eine Etappe. Die Abreise Sigismunds nach Schweden wurde damals unter dem Druck der Oligarchen und der höheren schwedischen Offiziere, vor allem infolge der Befürchtung vereitelt, daß wenn der König Polen hinterlistig verlassen werde, die Rechnung auf ein antirussisches Bündnis mit Polen nicht möglich werde. Nach längeren Unterhandlungen, die von den Habsburgern äußerst vorsichtig geführt

wurden, (auf ihr Verlangen wurde Sigismunds Idee einer Thronzession durch die Wahl durch den Wahlreichstag ersetzt), nach erfolglosen Versuchen den König zu zwingen, seine Pläne auf Maximilian zu übertragen, unterzeichnete Ernst in Graz am 20. November 1590 eine Assekuration, die nach einem harten Kampf in Prag die Genehmigung des Kaisers erlangte. Es ist dies eine einseitige Akte, die von Ernst ausgestellt und unterzeichnet wurde; ein polnisches Gegenstück dieser Akte gab es nicht, und Sigismund hatte nie eine endgültige und ihn bindende Genehmigung dieses Einverständnisses gegeben. Der Vertrag setzte zuerst die Abdikation Sigismunds III., die von ihm vorgeschalagene Thronfolge Ernst auf dem rechtmäßigen Wahlreichstage und die rechtskräftige Kronung voraus. Ernst sollte unter anderem als König von Polen unter Genehmigung der Stände ein Bündnis gegen Rußland schließen, Estland bei Schweden belassen (diese Bedingung trug einen eventuellen Charakter, denn man machte ihn in der Akte von der Genehmigung des polnischen Reichstages abhänging), Sigismund einmalig 400.000 Złotys für die schwedischen Forderungen der Wasa an Polen zahlen usw.

Es unterliegt keinem Zweifel, daß Sigismund während der Zusammenkunft in Reval das Land in eine östliche Gefahr stürzte, außerhalb des Volkes eine geheime, den Interessen des Landes zuwiderlaufende Politik trieb und trotz der erlassenen beruhigenden Deklarationen, entgegen den polnischen Gesetzen, die Wahl eines ausersehenen Nachfolgers vorbereiten wollte, wodurch er die souveräne Macht des Volkes und das diesem zustehende Selbstbestimmungsrecht einschränkte. Andererseits muß man objektiv feststellen, daß die Thronfolge Ernsts im Wege einer freien Elektion erfolgen sollte, daß von den Plänen des Königs im J. 1590 aus maßgebenden Quellen, teilweise von Sigismund selbst, die Senatoren M. Leśniowolski, Zamoyski, Kardinal J. Radziwiłł, der Woiwode von Wilno Christoph Radziwiłł, Lew Sapieha u. a. erfuhren, und demnoch aus verschiedenen politischen Gründen schwiegen. Das antirussische Bündnis war für Polen erwünscht, und die Befriedigung der billigen schwedischen finanziellen Forderungen durch Ernst an und für sich günstig. Aus diesen Gründen muß man, ohne den König entschuldigen zu wollen, das Urteil Szujskis mildern, daß die Grazer Assekuration »ein Betrug, eine Spekulation auf Rechnung der Nation« gewesen sei. Sie war

infolge des sich steigernden Widerstandes Zamoyskis, vor welchem Stockholm und die Anhänger des Königs sich zurückgezogen hatten, nicht ins Leben getreten. Die Kontraktion des Erzherzogs Maximilian und die Veröffentlichung der Geheimnisse auf der Versammlung in Jędrzejów durch seinen Agenten Johan Ducker versetzten der Kabinettspolitik den endgültigen Schlag und schufen die Grundlage für die den König erniedrigende Auseinandersetzung auf dem Inquisitionsreichstage.

Zu dieser Zeit spielte Zamoyski, der die Epoche seiner größten Macht und der größten Erfolge (Byczyna, der Vetrag von Bytom) erlebte, die herrschende Rolle. Nach Batorys Tode hatte er mehr als jemand anderer — das Recht zu behaupten, daß er die polnische Staatsraison verkörpere. Trotz seiner Macht, griff er selbst weder damals noch später, nach der Krone, indem er die größe der Reaktion, die dies hervorrufen würde, einschätzte, strebte dagegen die faktische, wenn auch nicht rechtsgültige Diktatur an. Repräsentant der Freiheitsideale des Adels während der ersten Elektion, verwandelte er sich unter Batorys Einfluß; er wollte die erste Person im Reiche, der allmächtige Berater des neuen Königs — ein »Alterrex« sein. Er fühlte sich als Hüter der Republik gegen das Fremdländische des Wahlmonarchen, als Ausführer und Kontinuator des ungeschriebenen Testamentes Batorys. Bald schien es, angesichts der türkischen Gefahr 1589/90, daß er den niederen Adel für den Krieg im großen Stil im Osten werde begeistern können. Die Reichstage von 1588 und 1590 spielten ihm eine außerordentliche Militär-, teilweise auch politische Macht in die Hände. Die Reise Sigismunds III. nach Reval und die Nichtablegung des Vertragseides durch Maximilian, ließen ihn eine neue Königswahl und einen zweiten Krieg um die Krone mit dem hartnäckigen Kronprätendenten ahnen. Seitdem gipfelte bis zum Inquisitionsreichstag die Politik Zamoyskis in zwei Grundsätzen: 1) jederzeit zu einer neuen Königswahl vorbereitet sein, 2) um keinen Preis die Habsburger zur Krone zu lassen. Indem er mit der Möglichkeit der Abdikation Sigismunds rechnete, verband er gleichzeitig die Rüstungen gegen die Türkei mit der Ausschließung des Erzherzogs Maximilian vom Throne und erreichte auf dem Reichstag 1590 sowohl das eine wie das andere. Durch die auf andere illegalen Zusammenkunft in Koło zusammengeschlossene Opposition bedroht, (diese Zusammenkunft



wurde bisher allzu einseitig beurteilt, denn sie hatte, obwohl sie einen schlimmen Präzedenzfall für die Zukunft bildete viele vernünftige Beschlüsse gefaßt) und indem er den Hof mit der Veröffentlichung der geheimen Verträge mit Ernst schreckte, veranlaßte er ihn zur Schließung eines taktischen Vertrages für die Dauer des Reichstages 1590/1 und dank diesem rettete er das Gesetz von der Ausschließung Maximilians. Nachher endlich durch Sigismund zur Opposition gezwungen, näherte er sich im J. 1591 seinen größten Gegnern, den Maximilianisten das heißt den Anhängern des Erzherzogs Maximilian, die — so wie auch er — das absolutum dominium und Ernst fürchteten, und schuf mit ihnen einen starken Adelsblock, der auf den Zusammenkünften in Lublin und Jędrzejów den Thron angriff und endlich entschlossen auf dem Inquisitionsreichstag auftrat. Der heftige Konflikt zwischem dem König und Zamoyski endete ohne Ergebnis, was Sigismund zwar die Ausführung der österreichischen Pläne vereitelte, jedoch auch den Kanzler zur Alleinherrschaft in Polen nicht zuließ.

---

7. LEWAK A.: **Prace dyplomacji polskiej w roku 1863 i 1864.** ***(L'action de la diplomatie polonaise en 1863 et 1864).*** Séance du 15 février 1937

A l'excéption du Ve volume de la publication *Wydawnictwo materiałów do historii 1863—4,* Lwów 1894, du VIe volume des *Mémoires* du général Zamoyski et des oeuvres de W. Przyborowski, les travaux consacrés jusqu'ici à l'insurrection de l'année 1863, n'embrassent qu'incidemment les démarches diplomatiques entreprises du côté polonais à l'époque de ce soulèvement. La présente communication se propose de présenter les idées directrices et les travaux entrepris à cette époque et de caractériser le rôle que jouèrent les Polonais dans l'action diplomatique, et cela surtout d'après les sources manuscrites conservées dans la Bibliothèque des Princes Czartoryski à Cracovie, ainsi que dans la Bibliothèque de Rapperswil à Varsovie.

Si nous considérons la ligne que suivaient ces efforts polonais, nous voyons qu'elle passe par le parti républicain qui prêchait la maxime de ne compter que »sur ses forces« et escomptait le

concours des milieux révolutionnaires en Europe; qu'elle traverse le camp libéral qui espérait que l'action antiautrichienne des Italiens et des Hongrois seconderait l'insurrection et qu'elle aboutit au parti des »blancs«, groupés autour de l'Hôtel Lambert, parti qui n'aspirait qu'à une »démonstration militaire« et fondait les espérances de la Pologne sur une intervention armée de la France, de l'Autriche et de l'Angleterre contre la Russie. Lorsque le concours de l'Autriche cessa d'entrer en ligne de compte, la direction de la politique étrangère des Polonais passe encore une fois des mains de Czartoryski dans celles des libéraux avec Ordęga à leur tête; enfin, dans la proclamation des chefs de l'insurrection, réunis en mai 1864 à Paris et à Dresde, ceux-ci en appellent à l'aide des républicains et des révolutionnaires en Europe.

Les relations avec les révolutionnaires russes (accord du 21 décembre 1862), puis l'expédition en Samogitie et l'expédition de Miłkowski dans les principautés danubiennes, étaient la sphère d'action des républicains, nommés agents du mouvement insurrectionnel avant que l'insurrection eût éclaté. L'espoir d'une révolution européenne s'étant évanoui, comme les libéraux de Paris s'étaient entendu avec le prince Ladislas Czartoryski, et surtout parce que les »blancs« se rallièrent à l'idée d'une insurrection, Czartoryski devint l'agent diplomatique général du Gouvernement National. L'auteur décrit les difficultés que dut vaincre l'agent général avant que ses rapports avec le Gouvernement National devinssent corrects et réguliers par le fait que celui-ci envoya à Paris K. Ruprecht en qualité de commissaire du gouvernement; il nous entretient de l'organisation des agences à Paris, à Londres, en Suède, en Autriche, au Vatican, en Orient et en Italie; nous parle des efforts des agences en vue d'assurer une intervention militaire, de fixer les conditions de l'armistice, de faire reconnaître l'insurrection comme partie belligérante et d'exploiter ainsi les possibilités de se procurer des armes et de l'argent. A côté de ces tâches principales il en émerge d'autres d'une importance secondaire que protégeait Napoléon III, savoir: les projets d'une expédition navale dans la Baltique et la mer Noire. L'attitude de Czartoryski et du Gouvernement National à l'égard du concours des révolutionnaires et de la question des volontaires italiens et hongrois, dépendait des chances de la Pologne d'obtenir l'appui du Vatican et de l'Autriche. Le Gouvernement

National donnait des directives et un programme que les travaux politiques devaient suivre à l'étranger (instructions du 15 mai 1863), néanmoins l'influence de Czartoryski sur l'insurrection et les actes du Gouvernement National était plutôt plus considérable que l'action de celui-ci sur les démarches diplomatiques hors du pays.

Cet état de chose subit un changement au moment où Traugutt prit les rênes du gouvernement. Désirant épurer le système appliqué par le gouvernement des »rouges«, Traugutt supprime l'Organisation Centrale de L. Mierosławski ainsi que la Section des passeports à Paris et, pour aiguiller les travaux diplomatiques polonais sur une voie antiautrichienne, il limite les compétences de Czartoryski, envoie des agents spéciaux à Paris, en Orient, en Serbie et en Bohême, puis, par l'intermédiaire de Przybylski, Ordęga et Ruprecht, il réussit à conclure une convention polono-hongroise. Après l'arrestation et l'emprisonnement de Traugutt à Varsovie, un accord est conclu avec l'Italie. Avril 1864, Czartoryski, convaincu qu'on ne saurait compter sur l'aide de la France, considère sa mission comme terminée, entreprend la liquidation de l'Agence Centrale à Paris et s'adresse au Gouvernement National pour lui demander de déclarer publiquement que l'insurrection est finie. Cependant le Gouvernement National s'y opposa, nomma d'abord le prince A. Sapieha et ensuite Kurzyna son représentant à l'étranger. Le mémorial au Gouvernement National, voté à Paris et approuvé ensuite à Dresde en mai 1864 par les chefs de l'insurrection, exprimait l'espoir que les idées revolutionaires, la lutte contre les trois puissances copartageantes et l'appel aux républicains en Europe donneront de nouvelles forces à l'insurrection. Cet espoir fut cependant déçu.

En dehors du parti républicain extrémiste, tous ceux qui se livraient à des travaux diplomatiques comptaient sur l'aide de Napoléon III. Les différences, observées dans le choix des moyens à appliquer, étaient la conséquence d'opinions politiques divergentes et s'expliquaient par différentes expériences dans le passé. Les travaux des hommes groupés à l'Hôtel Lambert et les efforts de Czartoryski eurent le plus d'influence sur l'activité diplomatique des Polonais, grâce à leur bonne organisation, aux moyens dont disposaient ces hommes et à l'expérience acquise dans les affaires diplomatiques. L'activité déployée par les partis démocra-

tique et libéral n'eut pas la même importance, quoique les agents de ces groupes politiques eussent été plus entreprenants, qu'il eussent eu plus de confiance dans les forces du mouvement insurrectionel et qu'il eussent combattu leurs adversaires politiques sans autant de scrupules.

---

8. MAŁECKI M.: **Przyczynki do cakawizmu (cakawizm południowosłowiański, grecki, polski i połabski.** ***(Quelques observations sur le tsakavisme [le tsakavisme en slave du sud, en grec, en polonais et en polabe]).*** Séance du 24 février 1937.

Ce travail consiste en diverses remarques complétant le mémoire de l'auteur »Le tsakavisme (et les phénomènes semblables)«. Travaux de la Commission de Linguistique, N⁰ 14, Cracovie 1929.

En ce qui concerne l'époque où est né le tsakavisme croate l'auteur déclare que, tout en posant comme date le XVII[e] s., il ne nie point la possibilité d'apparition du tsakavisme bien plus tôt à ces endroits de l'aire tsakavienne qui ont été exposés à une plus forte action du dialecte vénitien. Des documents offrent des traces sporadiques du tsakavisme déjà à partir du XIV[e] s. tandis qu'il n'a recouvert de plus vastes territoires qu'au XVII[e] s. Du reste le phénomène est encore en voie de développement et, vu l'intense italianisation des Slaves en Istrie, peut gagner en force. On constate des faits isolées qui prouvent que l'articulation tsakavienne est en train de se former et sur d'autres territoires slaves du sud; ainsi des colons grecs en Bulgarie, parlant bulgare, ne distinguent pas *š*, *ž*, *č*, de *s*, *z*, *c*, de même que de nombreux Grecs même cultivés, surtout du sud de l'aire grecque, ne peuvent pas apprendre à prononcer *š*, *ž*, *č*, dans les langues étrangères (en français, en allemand etc.).

En présence de cette articulation tsakavienne propre aussi au grec littéraire, il est singulièrement frappant que les parlers slaves de la Macédoine soumis à une forte influence du grec n'accusent point de tsakavisme sauf l'altération du groupe *čr* ⇀ *cr* qui s'explique parfaitement sur le fond slave. L'auteur attribue l'absence du tsakavisme dans les parlers slaves de la Macédoine au fait que tout le nord de la Grèce, par conséquent aussi les parlers voisins de l'aire macédonienne ou les parlers

à l'intérieur même de la Macédoine, possèdent *š*, *ž*, *č*. Telle est aussi, non tsakavienne, la prononciation cultivée et littéraire courante en Grèce du nord. L'auteur analyse minutieusement l'articulation de *s*, *z*, *c*, des parlers grecs du nord qui présentent à cet égard un tableau extrêmement varié. Il mentionne en passant le »citatisme« grec absolument différent du tsakavisme.

Quant à la chronologie de la prononciation *š*, *ž*, *č* ⇒ *s*, *z*, *c*, (l'articulation mazovienne, mazoure, »mazurzenie«) en polonais, l'auteur est d'avis qu'il ne faut pas chercher à ce phénomène une date trop reculée. Il considére comme sûr qu'au moment du passage de *e*, *ě* du slave commun à *'o*, *'a* devant les consonnes dures de l'articulation prélinguale, les séries *š*, *ž*, *č* et *s*, *z*, *c* n'étaient pas encore devenues complètement identiques.

L'articulation particulière, en quelque sorte mazoure, qui apparaît juste au sud (le type de Czaca et de Jabłonków) et au nord de la Pologne (le type de Lubawa et de Warmia) est due au fait que des sujets à l'articulation mazoure adoptaient l'articulation non mazovienne. Elle reste en relation étroite avec le tsakavisme du reste de la Pologne, tandis que l'articulation kachoube »kaszubienie« ou la prononciation du pol. commun *ś*, *ź*, *ć*, *ʒ́* comme *s*, *z*, *c*, *ʒ* est un phénomène différent, proche à l'ancienne et générale tendance du kachoube à éliminer de son phonétisme les palatales. Les correspondances kachoubes des pol. communs *ḱ*, *ǵ* — dit l'auteur — ne contredisent point cette règle; au contraire, elles la confirment.

Le tsakavisme de Czaca ou de Warmia confirme aussi l'observation que chaque fois lorsque la génèse du tsakavisme peut être nettement établie, on a affaire à l'action d'une langue sur une autre ou d'un dialecte sur un autre. Une seule exception en serait la langue des Dréviens translabes où, selon T. Lehr-Spławiński, il faudrait chercher la génèse du tsakavisme »sur le fond du développement phonétique propre au polabe« (cf. l'article »Sur le „mazurzenie" en polabe«, Slavia Occident. IX, 344—57), car »l'action du bas allemand ne paraît nullement probable comme facteur à la formation de »mazurzenie« dans le parler polabe«.

A l'examen plus serré de la composition phonétique des parlers bas-allemands contemporains du polabe cet argument sur l'impossibilité d'admettre l'action étrangère à l'origine du tsakavisme polabe ne semble pas convaincant, car les parlers bas al-

lemands, même à l'époque où le polabe se mourait déjà, ne connaissaient pas encore les sons *š*, *ž*, *č*. Autre chose que le tsakavisme se laisse difficilement constater dans la langue des Dréviens comme trait général, rigoureusement observé. D'une part on ne peut pas se fier à l'ortographe des monuments, d'autre part l'observateur aussi fin qu'était Hennig constate qu'on distinguait, au moins parfois, *č* de *c*. Enfin le consonantisme des parlers actuels allemands du Wendland témoigne contre l'existence du tsakavisme en polabe. On sait que le »mazurzenie« est un trait persistant, on pourrait dire, contagieux. Il serait plutôt à supposer que les Dréviens à l'articulation tsakavienne, étant germanisés, aient plus fidèlement conservé, relativement aux autres parlers bas allemands, l'ancien phonétisme du dialecte qui ne connaissait pas *š*, *ž*, *č* après le XVIIIe s. Mais là de même on manque de certitude, car sur un grand espace du territoire dit de passage, contrairement au reste du district de Lüneburg, *š*, *ž*, *č* apparaissent devant les initiales *t*, *p*, *m*, *n*, *l* et *w* (cf. E. Kück »Zur Volkssprache des Lüneburger Landes, Lüneburger Heimatbuch II (1927) p. 181—279) — Probablement le tsakavisme n'était qu'un phénomène sporadique en Polabe, lié à l'action des parlers bas allemands qui entouraient les Dréviens.

---

9. MAŃKOWSKI T.: **Studia nad pasami polskimi.** ***(Recherches sur les ceintures polonaises).*** Séance du 11 mars 1937.

Paraîtra dans Prace Komisji Historii Sztuki.

---

10. PRZYCHOCKI G.: **Menander w katalogu Biblioteki Patriarchalnej w Konstantynopolu.** ***(Menander im Katalog der Patriarchalbibliothek zu Konstantinopel).*** Séance du 8 févrar 1937

Angeregt durch das neuerdings wieder wachgewordene Interesse für alte Büchersammlungen[1] und ausgehend von dem im

[1] Jerzy Manteuffel, Wykazy książek w papyrusach, Munera Philologica Ludovico Ćwikliński bis sena lustra professoris claudenti ab amicis collegis discipulis oblata, Posnaniae 1936, 145—154, S. 147 und die dort, Anm. 4 genannte Literatur.

Jahre 1921 veröffentlichten Bücherkatalog von Oxyrhynchos (III. Jh. nach. Chr.)[1], in dem zum ersten Male in Menanders Nachleben seine Komödien in einer Bibliothek erwähnt werden (Ὁμήρου ὅσα εὑρίσκ(εται) Μενάνδ[ρ]ου ἃ εὑρίσκ(εται). Εὐριπείδου ὅσα εὑρίσκ(εται), Ἀριστοφά(νους?), gibt der Verfasser eine Zusammenstellung der Nachrichten über Menanders Hss. im Laufe der Jahrhunderte und befaßt sich mit den gegen Ende des XVI. Jh. (1565—1575) entstandenen Katalogen der griechischen Hss. in Konstantinopel und Rodosto, welche, von Foerster im J. 1877 aus der Wiener Hs. (Cod. Hist. gr. 98 Nessel) veröffentlicht worden sind[2]. Ihre Angaben über nicht erhaltene Historiker und Komödiendichter wurden von Krumbacher[3] schlechthin als »eine absichtliche Fälschung« hingestellt und dieser Ansicht ist bis heute nicht widersprochen worden; da jedoch Krumbacher auf seine Bedenken und deren Begründung nicht näher eingegangen ist und es immerhin als »eine dankeswerte Aufgabe« bezeichnet hat, »diese Kataloge ausführlich durchzunehmen und zu kommentieren«, so untersucht der Verfasser eingehend, auf Grund einer neuen Kollation der Wiener Hs. den in der (heute bekannten) griechischen Fassung ohne jede Überschrift erscheinenden, aber in der ersten lateinischen Übersetzung[4] rätselhaft betitelten: *Ex catalogo librorum hinc inde extantium a Grammatico exhibito*, in welchem — ähnlich wie in dem Rodostokatalog — Menander und Philemon genannt werden.

Der Verfasser beweist zuerst, daß das Vorhandensein aller dieser Kataloge dem Kustos der Hofbibliothek zu Wien, Augerius Busbeck, zu verdanken ist, der sie, wie aus seinen Briefen her-

[1] Aegyptus II (1921) 17 ff. Vgl. Manteuffel a. a. O. S. 150—152, U. Wilcken, Arch. f. Pap. VII (1923) 112, A. Koerte, Arch. f. Pap. VII (1923), 247.

[2] Richardi Foersteri, De antiquitatibus et libris manuscriptis Constantinopolitanis commentatio, Rostochii, 1877.

[3] Karl Krumbacher, Geschichte der Byzantinischen Litteratur. Zweite Auflage, München 1897, 508—509.

[4] Von Johann Hartung: Bibliotheca sive Antiquitates Urbis Constantinopolitanae, Argentorati, Excudebat Nicolaus Wyriot, Anno MDLXXVIII. Nach: Emile Legrand, Bibliographie Hellénique... T. IV Paris 1906, 212—214, vgl. Foerster, 8 und Emil Jacobs, Johann Hartung zum Gedächtnis in: Aus der Werkstatt, Den Deutschen Bibliothekaren zu ihrer Tagung in Freiburg, Pfingsten MCMXXV dargebracht von der Universitätsbibliothek, Freiburg im Breisgau, 90—91.

vorgeht, während seines Aufenthaltes als kaiserlicher Gesandter in Konstantinopel (1555—1562) anfertigen ließ; ferner, daß das Verzeichnis *Ex catalogo* usw., mit dem man bisher nichts anzufangen wußte (Foerster S. 13) nicht ein *catalogus codicum dispersorum* (Foerster S. 8) ist, sondern ein ausführlicher Auszug aus dem Katalog der Patriarchalbibliothek zu Konstantinopel. Diese Behauptung wird nicht nur gestützt durch die Zusammenstellung und den Charakter der Liste (sie hat den größten Umfang unter allen Katalogen von Konstantinopel, bringt eine vollständige Sammlung der Synodalakten und fast aller Bibelexegesen, viele auf den Kirchenstreit bezügliche theologisch polemische Werke und Kirchenväter), sondern ihre Richtigkeit wird auch klar bewiesen durch die Briefe Gerlachs[1], in denen sich Aufzeichungen finden, die auf die damalige Bibliothek des Patriarchats zu Konstantinopel Bezug nehmen und welche mit den einschlägigen Hss. des besprochenen Auszuges genau übereinstimmen. Als Verfasser des ursprünglichen Kataloges wäre Theodosios Zygomalas anzusehen, der — wie Turyn[2] bewiesen hat — in eben dieser Zeit noch Notarius (*νοτάριος = γραμματικός*, Du Cange) war, ehe er (1575) zum Protonotarius des Patriarchen befördert wurde. Das dürfte auch aus dem Titel erhellen, denn dieser wäre — nach der (mangelhaften) lateinischen Übersetzung (s. oben) etwa so in dem Stil und der Sprache der Überschriften dieser Kataloge herzustellen: *Τάδε ἑξῆς βιβλία ἐκ τοῦ καταλόγου παρὰ τοῦ γραμματικοῦ κατασκευασμένου* — ein passender Titel für eine Ergänzung der ursprünglich vorangehenden, flüchtigen Liste (von nur 55 Hss.) der hier ausdrücklich genannten Patriarchalbibliothek *Catalogus librorum R. Domini Patriarchae Constantinopolitani continens libros quinquaginta quinque* (Hartung). Dies wird bewiesen durch vielfache Übereinstimmungen beider Aufzeichnungen, die in der Weise entstanden zu sein scheinen, daß Busbecks Beauftragter zuerst einen

[1] Stephan Gerlachs, des Altern, Tage-Buch. Der... An die Ottomanische Pforte zu Constantinopel Abgefertigten... Gesandtschaft... Herfür gegeben durch... seinen Enckel M. Samuelem Gerlachium... Franckfurth am Mayn 1674, 154, 360. Davidis Chytraei oratio de statu Ecclesiarum... Francofurti, 1583, 171. Martinus Crusius, Turcograeciae libri octo, Basileae, 1584, 498—499. Vogl. Foerster, 13.

[2] Alexander Turyn, De Aelii Aristidis codice Varsoviensi atque de Andrea Taranowski et Theodosio Zygomala, Cracoviae (Archiwum Filologiczne Nr. 9), Cracoviae, 1929, 36 ff.

kurzen Bericht über vorhandene Werke der Patriarchalbibliothek anfertigte, dann aber, als er den Katalog des Zygomalas zur Einsicht bekam, einen ausführlichen Auszug aus im hinzufügte[1]. Nachdem dann die Reihenfolge der einzelnen Kataloge — die auf gesonderten Faszikeln stehen und erst in der Wiener Hofbibliothek zu einem Bande vereinigt worden sind — in Verwirrung geraten war (so schon bei Hartung), wurde der Titel nicht mehr verstanden und aus dem Sekretär (*γραμματικός*) wurde der Personenname Grammaticus (bei Kollar Granlaticus, bei K. N. Sathas, Annuaire de l'Ass. 1875, 189, sogar Jean Grammaticus).

Somit erhalten wir den ersten und einzigen Katalog der damaligen Bibliothek des Patriarchats zu Konstantinopel — über die wir bis jetzt nur sehr dürftig unterrichtet waren[2] — und da wir es mit der größten und ansehnlichsten Bibliothek der ehemaligen Reichshauptstadt zu tun haben (der Auszug allein zählt 174 Hss.), ist ihr Bestand an klassischen Werken, auch wenn sie heute nicht mehr vorhanden sind[3], nicht im Vorhinein anzuzweifeln, zumal wir überhaupt von den Schicksalen der antiken Literatur in Byzanz viel zu wenig wissen[4]. Haben doch schon die Kirchenväter (trotz ihrer zur Schau getragenen Abneigung) die antiken Schriftsteller eifrig gelesen, und der Patriarch Photios — der in einem der »dunkelsten Jahrhunderte des Mittelalters« lebte — hatte in

[1] Von ihm und nicht von Zygomalas stammt die einfältige, im demotischen Griechisch verfaßte Bemerkung zu Nr. 1 des Kataloges (Lazarusgeschichte): *ὁ ὁποῖος λάζαρος ἔκαμε τέσσαρες ἡμέραις εἰς τὸν ᾅδην, καὶ ὡσὰν τὸν ἐσύκωσε ὁ χριστός, ἐξηγήθη εἰς τέσσαρα βιβλία· καὶ ἰδόντας αὐτὰ οἱ ἀπόστολοι καὶ οἱ πατέρες, ἔκρυψαν τὰ τρία καὶ δὲν ηὑρίσκονται· τὸ δὲ πρῶτον βιβλίον τοῦιο ἔνε εἰς τὴν ῥώμην· καὶ ἤκουσα ἐκ τὸν σάντα κροῦζε τὸν γαρδηνάλη, ὅτι πᾶσα ὁποῦ νὰ γένῃ νέος καρδηνάλες τοῦτο δίδουνε, καὶ τὸ διαβάζει μία φορά, καὶ ἄλλον ἄνθρωπον δὲν τὸ δείχνουν,* die Foerster (S. 7) bei Erwägung der etwaigen Autorschaft Zygomalas irregeführt hat.

[2] Wilh. Weinberger, Beiträge zur Handschriftenkunde II, Sitzungsber. d. phil.-hist. Kl. der K. Akad. d. Wiss., Wien, 161 (1909) Abh. IV, 12—13, Wegweiser durch die Sammlungen altphilologischer Handschriften, ebendaselbst, 209 (1930) 4, 73, Vgl. V. Gardthausen Sammlungen und Cataloge griechischer Handschriften, Leipzig 1903, 83.

[3] Es werden genannt, außer Menander: Philemon, Dio Cassius, Euripides, Aristophanes, Hermogenes, Pollux, Lykophron, Homer, Strabo, Plolemaeus, Sophokles, Eukleides, Hippokrates.

[4] Paul Maas, Gercke-Norden, Einleitung, I³ 1927, Nachträge, S. 2.

seiner privaten, bezw. in der Patriarchalbibliotek, außer den Werken kirchlichen Inhalts, noch sehr viele profane, antike (ebenfalls heute verlorene) Schriftsteller [1]. Ebenso Michael Psellos — der »für das elfte Jh. die litterarhistorische Signatur bleibt, ähnlich wie Photios für das neunte und Konstantin Porphyrogennetos für das zehnte« (Krumbacher) — und eben zu seiner so umfangreichen Lehr- und Kommentiertätigkeit (von deren Ergebnissen wir bis jetzt nur seine Homererklärungen kennen), gehörten zweifellos seine Menanderarbeiten, die er selbst erwähnt: *καὶ γὰρ καὶ περὶ ποιημάτων πρὸς ἐνίους τῶν ὁμιλητῶν φθέγγομαι, καὶ περὶ Ὁμήρου καὶ Μενάνδρου, καὶ Ἀρχιλόχου, Ὀρφέως τε καὶ Μουσαίου κ. τ. λ.* (*Σάθας, Μεσ. Β.* V. 59 [2]). Auf diese bezieht sich offenbar die von Krumbacher angezweifelte, aber von F. Buecheler (Kl. Schr. 243) und K. Sittl (B. Ph. W. 1890, 472) ohne Bedenken angenommene Aufzeichnung des besprochenen Auszuges aus dem Katalog an der Patriarchalbibliothek: *β' τοῦ μενάνδρου τὰς κωμῳδίας ὅλας τὰς εἴκοσι τέσσαρας καὶ ἐξηγεῖται αὐτὰς ὁ ὑπέρτιμος κὺρ μιχαὴλ ὁ ψελλός*, neben 6 anderen Exegesen und 4 sonstigen Werken des Michael Psellos. Darunter vermissen wir eben die Erwähnung des Homerkommentars (obwohl Homers Ilias genannt wird), den der vermeintliche Fälscher sicher und zu allererst angeführt hätte — etwa samt irgendwelchen auf Grund von Angaben des Psellos erdichteten Archilochos- oder Sappho-Exegesen — um seine Anführung von Menander sammt Kommentar glaubwürdiger erscheinen zu lassen.

Denn auch sonst findet der Verfasser — trotz der allgemein in dieser Epoche im Buchverkehr herrschenden »Lust am Trug« — keine Veranlassung zu einer Fälschung im vorliegenden Falle, die begreiflich wäre: Weder Busbeck — der sich z. B. in Kon-

[1] Es werden von ihm sogar die *erotici scriptores* gelesen, kommentiert und excerpiert. Daß er in seiner »Bibliothek« keine klassischen Dichter behandelt, ist wohl ein Zufall. Est ist kaum denkbar, daß ein Mann von dieser Bildung für die griechischen Dichter kein Interesse gehabt haben könnte. Wahrscheinlich hat er sie in der seinem Bruder versprochenen Fortsetzung der »Bibliothek« zu behandeln beabsichtigt.

[2] Die zweite Stelle (*Μεσ. Βιβλ.* V 538), wo er neben Aischylos, Sophokles, Euripides, Aristophanes, *τὰ Μενάνδρεια* erwähnt, bezeichnet höchstwahrscheinlich »Menandrisches« im allgemeinen, nicht speziell Monosticha (trotz Krumbacher, B. L² 504). L. Sternbach teilt mir freundlicherweise mit, daß die s. g. Monosticha Menanders nirgends als *Μενάνδρεια* bezeichnet werden.

stantinopel hauptsächlich um den Codex des Dioscorides bemüht — noch sein Beauftragter — auf den, wie seine Bemerkungen (s. oben) beweisen, von allem in der ganzen Bibliothek Vorhandenem nur die Geschichte vom heiligen Lazarus einen größeren Eindruck macht — interessieren sich besonders für Menander oder Philemon. Und da bekantlich alle Buchfälschungen dieser Zeit fast ausschließlich Handelszwecken dienen, begreift man nicht, was für einen Zweck die Reklame für eine gar nicht vorhandene Ware haben sollte, abgesehen davon, daß die Patriarchalbibliothek gar nicht feilgeboten wurde. Den Gedanken, daß jemand es unternehmen könnte 24 Komödien samt Kommentar zu fälschen, kann wohl niemand im Ernst fassen; und wenn hinter diesem Auszug gar ein Theodosios Zygomalas steht, so erscheint eine Fälschung noch weniger wahrscheinlich. Schließlich ist es vielleicht nicht ohne Bedeutung, daran zu erinnern, daß der Bestand an klassischen Dichtern der besprochenen Bibliothek im wesentlichen die offenbar typische Auswahl wiedergibt, die schon in dem eingangs genannten Katalog aus Oxyrhynchos vorkommt. Erst unter dem Einfluß des Kataloges der Patriarchalbibliothek zu Konstantinopel entstanden wahrscheinlich jene Aufzeichnungen, die Menander und Philemon betreffen, in dem Katalog von Rodosto (der allerdings kein Vertrauen erweckt).

Nun hat E. Jacobs (s. oben) mit Hilfe der Geschichte der Hss. Sammlung Maurokordatos klar nachgewiesen, daß phanariotische Bibliotheken noch im 18. Jh. wertvolle und nur einmal vorhandene Hss. (aus dem IX. und X. Jh.) altgriechischer Schriftsteller besessen haben (S. 94—96) und »es unterliegt«, nach seiner Meinung, »keinem Zweifel, daß in griechischen Privatbibliotheken Konstantinopels in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts noch Stücke von höchstem Werte, Unica, zu finden gewesen sind« (S. 92). Dasselbe könnte man wohl von der Patriarchalbibliothek im Phanar behaupten. Da jedoch Menander, wie allgemain angenommen wird (T. Sinko, Lit. Gr. I 2, 759) schon im IV. Jh. durch Aristophanes von der Schule verdrängt wurde und nichts Sicheres darüber verlautet, inwieweit er sonst gelesen wurde in der Zeit nach Chorikios (VI. Jh.), muss man — so schließt der Verfasser — die Nachrichten über Menanderhss. in der Zeit des Psellos oder gar des Zygomalas vorläufig als unwahrscheinlich bezeichnen — solange nämlich, als sie nicht etwa durch einen Fund,

oder aus anderen Quellen bestätigt werden. Die byzantinische Literatur in ihrer riesigen Ausdehnung ist ja eigentlich noch sehr wenig bekannt (Vieles liegt noch in Hss.) und ist — mit der rühmlichen Ausnahme von L. Sternbachs Arbeiten — auf ihren antiken Einschlag hin viel zu wenig untersucht worden.

Anderseits betont der Verfasser, daß »eine absichtliche Fälschung« in dem sonst ganz echten Katalog der Patriarchalbibliothek nicht bewiesen werden kann — und er hält es für nicht ausgeschlossen, daß unter den vielen, bisher nicht wiedergefundenen und nicht veröffentlichen Werken des Psellos seine Arbeit über Menander (etwa auf fremdem, älteren, uns nicht bekannten Material beruhend), doch noch irgendwo zum Vorschein kommt. So ist z. B. mit Sicherheit anzunehmen, daß der, in dem besprochenen Katalog ebenfalls genannte, Kommentar des Psellos zu Aristoteles'Physik (*λ' βιβλίον φιλοσοφικὸν κυροῦ μιχαὴλ τοῦ ψελλοῦ εἰς τὰ φυσικὰ τοῦ ἀριστοτέλους*) eben in dem von Krumbacher. (B. L², 437) erwähnten Cod. Berol. Philipp. 1514 vorliegt.

---

11. STOPA R.: **Najważniejsze cechy i odrębność języków afrykańskich.** ***(Die wichtigsten Merkmale und Besonderheiten der afrikanischen Sprachen).*** Séance du 27 janvier 1937.

Der Verfasser gibt eine kurze Übersicht über die Gliederung der Sprachen in Afrika, wobei er auch flüchtig ihr Auftreten in chronologischer Anordnung beleuchtet.

Dann gibt er die grundsätzlichen Struktureigenschaften der drei Sprachgruppen Afrikas an, und zwar, die der hottentottisch-buschmännischen, der sudanischen und der Bantugruppe, wobei er die hamito-semitische Sprachgruppe außer Acht läßt. Ein derartiges Verfahren findet weniger seine Berechtigung darin, daß die hamito-semitische Sprachgruppe in Afrika die jüngste ist, als in dem Umstand, daß die Besonderheiten der Sprachgebilde in nichtflektierenden Sprachtypen stärker hervortreten als in den flektierenden. In dieser Hinsicht gehören die zwei erstgenannten Sprachgruppen gerade dem isolierenden und die dritte dem agglutinierenden Sprachtypus an, wogegen die hamito-semitischen Sprachen bekannterweise den flektierenden Typus darstellen.

Die wichtigsten Unterschiede zwischen den drei behandelten Sprachgruppen (bzw. den zwei Sprachtypen auf dem afrikanischen Boden) sucht der Verf. in jeder Bildungsstufe der Sprachgebilde hervortreten zu lassen. Diese Unterschiede ergeben sich seiner Meinung nach:

1) aus der Charakteristik der (typischen) L a u t e in Bezug auf ihre Abhängigkeit von der Atmung,

2) aus der Charakteristik der S i l b e n (sofern die Bedeutung der Silbe durch den semantischen Ton bestimmt wird),

3) aus der Charakteristik der W o r t s t ä m m e (mitunter der Wortgebilde) in Bezug auf die Anzahl der Silben,

4) aus der Charakteristik des S a t z s c h e m a s hinsichtlich der Bedeutung der Satzelemente für den Bau des Schemas.

Und zwar:

	Isolierender Typus		Agglutinierender Typus
	Hott.-buschm.	Sudan	Bantu
1) Laute:	S c h n a l z e (unabhängig von der Atmung)	L a b i o v e l a r e (teilweise abhängig von d. Atm.)	I n j e k t i v e (von der Atmung abhängig)
2) Silben:	mit s e m a n t i s c h e m T o n		mit S t a r k t o n
3) Wortstämme:	e i n s i l b i g		zwei- (und mehr-)s i l b i g
4) Satzschema:	a n a l y t i s c h (Satzelemente gleichwertig)		s y n t h e t i s c h (ein Satzelement hervorgehoben)

Die Beispiele werden aus den Sprachen Nama, Ewe u. Kaffir geschöpft.

Nebenbei bemerkt der Verf., daß auch die Wirkung des Z w e i g l i e d e r u n g s g e s e t z e s der Sprachgebilde, das von R o z w a d o w s k i (Wortbildung und Wortbedeutung) entdeckt und festgelegt worden ist, u. a. im S a t z s c h e m a eines jeden Sprachtypus zu sehen ist, und zwar:

1) Die Zweigliederung des Satzschemas in den i s o l i e r e n d e n Sprachen stellt sich als eine Hervorhebung des aussagenden Subjekts dem auszusprechenden Inhalt gegenüber; sie tritt zutage durch eine starke Unterstreichung s u b j e k t i v e r Elemente (Ton,

Stärke, Stimmart u. dgl.) und Gegenüberstellung dieser Elemente den objektiven Sprachelementen, d. h. dem Lautbestand einzelner Worte, welche im Satze als gleichwertig erscheinen.

2) Im agglutinierenden Sprachtypus erscheint sie als eine Hervorhebung des dominierenden Satzelementes — Subjekts, das den übrigen Satzelementen durch sein Präfix seine Färbung verleiht.

3) Im flektierenden Sprachtypus kommt sie als eine völlige Loslösung der sprachlichen Elemente von der Persönlichkeit des Sprechenden vor, d. i. als eine Hervorhebung und Gegenüberstellung der zwei Elemente, welche dadurch zu Hauptelementen des Satzes — Subjekt und Prädikat — werden.

Mann könnte die Wirkung des Zweigliederungsgesetzes im Satze der drei Sprachtypen auf diese Weise mit symbolischen Zeichen veranschaulichen:

ad 1) $A^s B^s C^s D^s$, wo $A\, B\, C\, D$ die verschiedenen Satzelemente darstellen, dagegen ^{s} die subjektive Färbung, die den Satzelementen vom Aussagenden verliehen wird,

ad 2) α-A α-B α-C α-D, wo α- das Präfix des Subjektselementes A zugleich auch anderen Satzelementen anhaftet, wodurch der Satz ins Subjekt und den übrigen Satzbestand gegliedert wird,

ad 3) A-a B-$(a)b$ $C(-a)$, $D(-b)$, wo $-a$, das Suffix des Satzsubjektes A andere Satzelemente C eventuell auch das Prädikat B mit dem Subjekt verbindet, dagegen das Prädikatssuffix $-b$ seinerseits die vom Prädikat abhängigen Elemente D binden kann.

---

12. SZELIGOWSKA I.: **Ornamentyka etruska.** ***(L'art ornemental étrusque).*** Séance du 7 janvier 1937

Les motifs décoratifs et les éléments possédant un caractère décidément étrusque, commencent à se manifester beaucoup plus tard que la date probable de l'arrivée des Étrusques en Italie. La période géometrique, dite proto-étrusque ou italo-étrusque, paraît plutôt avoir été, vu son fond simple de formes ornementales, la continuation de l'évolution de facteurs autochtones qui se montrent plus tôt dans le Nord dans les produits de la période dite de Benacci I. On pourrait faire dériver de formes les plus primitives, les éléments géométriques d'une période aussi

ancienne, éléments tels que le méandre, les dents du loup, une forme spéciale de la spirale et même la sculpture rudimentaire, en y voyant une évolution spotanée locale. Dans ces cas, il ne paraît pas nécessaire d'accepter la réception des motifs finis, du fond formal géométrique grec, qui se constituait en même temps, surtout si on accepte l'existence en Italie d'un facteur éthnique différent auquel on voudrait attribuer un certain rôle dans cette évolution. Les tribus ou les peuples arrivés en Italie et en Grèce, dans la première période de l'âge du fer, pourraient posséder quelques traits communs dans le développement de leur production artistique la plus ancienne.

Dans la phase la plus ancienne, l'influence des Étrusques se fait visible principalement dans les produits métallurgiques mêmes et dans la technique du travail du métal, aussi bien que dans une production intensifiée des objets de cette catégorie. Pareillement, leurs formes décoratives attestent une production métallurgique développée et d'une valeur plus élevée que la production céramique contemporaine.

Dans la période orientalisante, le caractère de l'art ornemental change éminemment qualitativement et quantitativement son aspect en comparaison avec la période antérieure. À côté des anciens et des nouveaux motifs géométriques, qui atteignirent une maîtrise formale et une excellence technique, surtout dans les produits en or, apparaissent les motifs floraux et ceux figurés, humains et animaux. Ces types et leurs variantes qui dépendent de l'époque se manifestent pendant toute la durée de l'art étrusque. Les motifs d'un caractère purement géométrique paraissent quelquefois dans la période orientalisante isolés sur les produits de l'art appliqué (en or et en bronze), étant plus souvent subordonnés aux motifs figuraux, humains ou animaux. À côté de l'ancien méandre, on voit d'autres nouveaux motifs comme le zigzag, les arêtes, la tresse et le flot. Dans les phases suivantes, aux VIe et Ve siècles, les motifs géométriques indépendants et isolés deviennent presque atrophiés. On observe le même fait aux siècles suivants quand les motifs géométriques se montrent dans la décoration architecturale et dans l'art appliqué, étant réduit à un rôle secondaire, comme facteurs supplémentaires du motif principal, figural. Dans l'aire du Nord, le motif géométrique, employé principalement dans la céramique, démontre une variante caracté-

risée par l'exécution technique, qui se rapproche du travail en relief; on peut y voir l'imitation des motifs analogues des travaux en métal. Le motif du »chien courrant« est employé très souvent dans cette aire, comme élément supplémentaire, ce qui reste en relation avec les représentations de scènes du culte; c'est ce motif, qui maintient longuement le même caractère sur les produits de l'art appliqué et dans les peintures des tombes.

Les motifs floraux subsistent dans l'art ornemental de toutes les périodes, en commençant par celle orientalisante. Dans celle-ci, ils se manifestent à côté des motifs figuraux qui dominent maintenant. Les motifs floraux paraissent maintes fois comme éléments indépendants, mais ils sont plus souvent subordonnés aux motifs figuraux, notamment comme étant des compléments des scènes figurales ou des encadrements de celles-ci. Les formes florales sont limitées dans cette période principalement à deux motifs, à celui de la palmette et celui du lotus. C'est surtout la palmette qui dévient fréquente; le lis est plus rare, et on rencontre très rarement la vigne et les arbustes. On peut remarquer deux tendances: l'une menant à la stylisation et l'autre au réalisme. Les artistes créent un nombre limité de types nouveaux en se servant de modèles déjà produits mais en changeant un peu leurs formes. Les palmettes donnent plutôt l'impression d'ornements abstraits que des plantes réelles. Aux périodes suivantes, aux VIe et Ve siècles ainsi que dans la période hellénistique, la palmette et le lotus deviennent fréquents dans la décoration architecturale, leur forme étant en ce cas modifiée. De même, ils se manifestent dans l'art industriel. En relation avec le culte des morts, on aime et on emploie le lierre qui devient parfois un symbole dionysiaque associé à des représentations de ce genre sur les produits de l'art industriel. Comme plante sainte, la vigne est aussi fréquente dans la décoration étrusque.

Les motifs figuraux, notamment motifs animaux occupent une place principale dans la décoration de la période orientalisante sur les produits en toutes matières. Ils apparaissent en quelques types; les différences entre les variantes de ces types résident dans les détails du corps de l'animal même ou de son mouvement ou de la composition générale. En présence de la diversité des formes et des types, et selon la matière, et la technique employée, on peut distinguer quelques groupes animaux. Ces groupes dé-

montrent des formes: 1° géométrisées; 2° orientales ou orientalisantes; 3° étrusques; 4° plastiques. Les formes géométrisées possèdent un caractère apparenté aux modèles de la céramique protocorinthienne contemporaine. Les formes du second groupe sont encore harmonieuses et elles montrent des traits ionisants; le troisième groupe embrasse des formes plutôt lourdes et d'un volume accentué, à rebours des formes précédentes. On constate dans ce phénomène un certain trait individuel de l'art étrusque qui n'idéalise pas les formes mais qui accuse une tendance toute contraire. Dans les périodes suivantes, la fréquence du motif animal, comme facteur indépendant et principal de la décoration devient atrophiée. Ce motif paraît encore dans un schéma constant, notamment dans celui du combat de l'animal en attaque, et d'autre part il devient un élément constitutif de la composition figurale humaine, en accusant quelques variantes de style.

Les motifs figuraux humains, qu'on remarque à la période géométrique, dans des formes très schématiques et dans un nombre restreint, sont souvent appliqués à la période orientalisante à côté des motifs animaux. En commençant par des formes fortement géométrisées, ils arrivent à des formes exagérées et réalistiques qui mènent à exprimer des traits individuels, comme par exemple dans les masques de bronze ou d'argile, ou, dans l'évolution plus éloignée encore, sur les vases canopes et les figurines décoratives. On observe le type du guerrier et les figures des hommes et des femmes habillés et coiffés d'une façon caractéristique. Quoique ces produits puisent et adoptent des éléments étrangers, on doit admettre que ces éléments, transformés et utilisés d'une manière arbitraire, produisent un style propre d'une nuance spécifique en démontrant des formes simples, et notamment une construction puissante du corps. La façon immédiate de rendre la nature et les scènes de la vie, dans les compositions de genre, entraîne un réalisme précoce.

Les ornements de l'aire du Nord constituent un groupe séparé. On peut accepter que les influences étrusques du Sud arrivent içi déjà dans les périodes Benacci II et Arnoaldi ce qui est attesté par une classe spéciale, des motifs décoratifs d'origine étrangère.

Les éléments de la décoration étrusque atteignent le maximum de leur expression dans la période dite de Certosa et produisent

une décoration d'un caractère local différent, s'étant confondu avec des éléments autochtones. Les motifs figuraux sont en ce cas les principaux. La forme la plus intéressante est offerte par la figure humaine et par la façon dont elle fait partie de la composition. Le trait caractéristique de la décoration de ce genre est constitué par la simplicité de la forme et par une certaine vivacité de l'illustration, ainsi que par l'accent mis sur l'action dans les scènes.

Aux VIe et Ve siècles, le facteur le plus fort de l'art étrusque sera prépondérant, c'est-à-dire l'élément lié avec le culte religieux et avec celui de la vie d'outre-tombe, visible sous la forme des acrotères ou des antéfixes, ou dans des détails plastiques qui font partie des petits sarcophages, des urnes ou des stèles. Le type principal qui domine maintenant dans la décoration c'est le type figural, humain. Les thèmes favoris seront les figures puisées dans le réportoire iconographique du monde grec, les Silènes et les Ménades, la Gorgone, ou les scènes complètes de la mythologie grecque, ainsi que les scènes appartenant au culte d'outre-tombe, les plus caractéristiques pour les modes d'expression de l'art étrusque par la manière de traiter le sujet et par certains détails caractéristiques, iconographiques. Dans la décoration architecturale, dans les acrotères et dans les antéfixes, on peut distinguer un certain schème de motifs, notamment dans les têtes des Silènes et des Ménades ainsi que dans les groupes des Silènes et des Ménades. Au contraire, il n'existe point de schème constant dans l'art appliqué. Dans la première phase de cette période, les types figuraux possèdent toutes les marques de l'art grec archaïque. Ils sont caracterisés par une certaine grossièreté de l'exécution, exprimée par une forme rude qui tend à s'adoucir plus tard. Dans les types ionisants, comme les têtes des Ménades, les exemples étrusques paraissent un peu exagérés, comparés à leurs modèles grecs, puisque certains détails en sont soulignés. Pour les types atticisants, on peut déduir quelques analogies avec des exemples de la céramique à figures rouges de style sévère. Le IVe siècle ne représente pas encore la libération totale de l'hégémonie artistique grecque. Ces influences agissent encore sous une forme attardée. Mais ce n'est pas un courant d'art unique. En commençant par le IVe et pendant le IIIe et le IIe siècle deux courants se font remarquer: un courant grec et un autre local;

le courant grec apparaît dans l'adoption générale de certains traits de style, dans les compositions telles quelles, dans les groupes, ainsi que jusqu'à un certain degré, dans les thèmes et dans une certaine idéalisation des formes. Le deuxième courant, local, se manifeste comme une particularité étrusque, dans une certaine rigidité de la forme, qui évite l'idéalisation et qui mène au contraire au plein réalisme; c'est ainsi qu'on observe celui-ci à ce degré dans la sculpture figurale, ce qui est démontré par le sarcophage-urne de Volterre. Par comparaison aux modèles grecs, les figures des démons représentés fréquemment et sous une forme spéciale comme symboles de la mort, fournissent une autre particularité étrusque.

Quant à l'origine des motifs ornementaux, on peut accepter qu'ils sont à la période géométrique une suite de l'évolution des motifs locaux antérieurs, comme nous l'avons dit plus haut.

Pour la période orientalisante on proposerait deux voies de l'origine de ces motifs: 1° par l'évolution autochtone; 2° par l'adoption des modèles étrangers comme motifs d'un caractère spécial. La première voie se rapporte seulement à un nombre restreint de motifs géometriques pressentis déjà dans la période antérieure; la deuxième, concerne les motifs floraux et figuraux (la forme de ceux-ci étant modifiée à un certain degré).

Les motifs autochtones et ceux d'origine étrangère se manifestent aussi dans les périodes postérieures. Selon les courants d'art, conformément aux influences, ionisantes, atticisantes, ou enfin hellénistiques, les éléments autochtones qui paraîssent parallèlement s'intensifient ou s'affaiblissent.

Une question reste encore à resoudre: est-ce qu'on peut constater une évolution dans l'art ornemental étrusque et dans les types particuliers, une évolution logique, un progrès, ou une évolution fortuite, qui dependrait des courants dominants, disons même du hasard? J'accepterais, pour l'art étrusque, et par conséquent pour l'art ornemental de ce peuple, une pareille évolution, basée sur les chances des influences. Dans l'art ornemental, il existe des périodes qui constituent un ensemble fermé n'étant pas une conséquence des étapes antérieures. Les formes décoratives dominantes résultent de l'état de l'esprit du temps, de la mode et des courants dominants qui parviennent partiellement du dehors (au VIe siècle ceux de la Grèce, ionisants ou atticisants) et

qui donnent le ton et la directive aux créations artistiques, mais non sans la participation des éléments locaux et autochtones; ceux-ci en se confondant avec les courants étrangers, leur adjoignent un caractère spécial.

Par conséquent, en résumant nos résultats, nous arrivons à définir les caractères généraux spécifiques de l'art ornemental étrusque. Ceux-ci présentent les valeurs suivantes: 1° l'effet de la surface plane prédomine dans l'art ornemental, même pour les motifs figuraux; font exception les effets d'espace primitifs, constitués par l'intersection des motifs; 2° les reflets des compositions de l'art monumental dans des objets de petite dimension, notamment l'influence des peintures relatives à la vie d'outre-tombe et de l'art sculptural sur l'art industriel; 3° en dehors des formes étrangères, appropriées, l'élément étrusque se fait voir; cet élément s'associe à des facteurs étrangers, sans imitation servile; 4° le traitement isolé des motifs séparés, notamment des figures, sans égard à l'ensemble de la composition; 5° la tendance à traiter d'une façon individuelle les têtes, ce qui mène dans l'évolution postérieure au réalisme étrusque précoce; 6° le rôle prépondérant du facteur sacral et cultuel dans tout art, et aussi dans l'art ornemental; 7° en rapport avec les scènes relatives à la vie d'outre-tombe, les images du banquet funèbre sont constamment représentées, ce motif étant en faveur chez les Étrusques, ainsi que celui des démons; ces faits seraient caractéristiques pour ce peuple en tant que l'adoption et la cultivation de cette tradition, nous conduirait à y voir une preuve de leur liason avec l'Orient.

BIBLIOGRAPHIE POUR JANVIER—MARS 1937

Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polsce. Seria II, tom IV (ogólnego zbioru tom XIX). Kraków 1937, 8°, str. VII + 542. *(Archives pour l'histoire de la littérature et de l'instruction en Pologne. Série II, t. IV (t. XIX de la collection complète). Cracovie 1937, 8°, VII + 542 p.).*

Treść: Listy Seweryna Goszczyńskiego (1923—75). Zebrał i do druku przygotował St. Pigoń. *(Contenu: Lettres de Séverin Goszczyński. Collection réunie et publiée par St. Pigoń).*

Archiwum Komisji historii wojskowej, nr 3. Kraków 1937, 8°, str. XLII + 371. *(Archives de la Commission pour l'étude de l'histoire militaire, n° 3. Cracovie 1937, 8°, XLII + 371 p.).*

Treść: St. Kutrzeba: Polskie ustawy i artykuły wojskowe. *(Contenu: St. Kutrzeba: Les lois et les articles du code militaire, en vigueur en Pologne depuis le XVe jusqu'au XVIIIe siècle).*

Archiwum Neophilologicum II, 1937. Kraków 1937, 8°, str. 318. *(Archivum Neophilologicum II, 1937. Cracovie 1937, 8°, 318 p.).*

Treść *(Contenu): J. Fabre: Stanislas-Auguste et les hommes de lettres français, p. 1. — St. Łukasik: Quelques contributions à l'histoire des relations intellectuelles entre les pays roumains et la Pologne au XIXe s., p. 54. — J. Goldman: La philologie romane en Pologne, p. 71.*

Budkowa-Kozłowska Z.: Repertorium polskich dokumentów doby piastowskiej. Zeszyt 1. do końca w. XII. Kraków 1937, 8°, str. XL + 166. *[Z. Budkowa-Kozłowska: Répertoire des documents polonais de l'époque des Piasts. Fascicule 1 (documents jusqu'à la fin du XIIe s.). Cracovie 1937, 8°, XL + 166 p.].*

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de Philologie, Classe d'Histoire et de Philosophie. N° 7—10 I—II, Juillet—Décembre 1936. Cracovie 1937, 8°, p. 101—196.

Contenu: Comptes rendu de l'Académie pour juillet—décembre 1936, p. 101. Bibliographie pour juillet—décembre 1936, p. 193. Résumés: H. Brahmer: Le héros terrible d'Andreini et de Piekarski, p. 104. Z. Ciechanowska (M[lle]): »Pan Tadeusz« traduit en langues occidentales. Considérations sur les méthodes de juger de la valeur des traductions, p. 108. J. Dąbrowski: Über das Datum der Einnahme Krakaus durch Łokietek, p. 111. J. Ekielski et S. Świszczowski: L'église de St. André à Cracovie à l'époque romane, p. 111. K. Estreicher et J. Pagaczewski: Jean Marie Padovano a-t-il été à Rome? p. 111. S. Glixelli: Neagoe Basarab écrivain, p. 112. J. W. Hirschberg: Les sciences juives et chrétiennes en Arabie avant l'islamisme (contribution à l'histoire de l'islamisme), p. 114. W. Klinger: Hundsköpfige Gestalten in der antiken und neuzeitlichen Überlieferung, p. 119. A. Kłodziński: Die Politik Muskatas, p. 123. T. Kowalski: Compte rendu du voyage dialectologique en Anatolie méridionale, qui eut lieu du 1[er] août au 13 septembre 1936, p. 129. J. Kuryłowicz: L'origine de l'accentuation scandinave, p. 133. J. Morawski: Castor et Pollux. Etude de phraséologie comparée, p. 153. M. Niwiński: Die Krakauer Vogtei im Mittelalter, p. 155. St. Pigoń: La prédiction de Wernyhora, p. 158. St. Schayer: Über den Somatismus der indischen Psychologie, p. 159. K. Sinko-Popielowa (M[me]): Les fresques au château royal de Wawel représentant le Tableau de la vie humaine de Cebes, et Hans Dürer, p. 168. L. Sternbach: Philologischer Kommentar zu den Apophthegmen des Königs Jan Olbracht (Johann Albert), p. 168. Z. Stieber: La formation des dialectes slaves transitoires, p. 170. T. Sulimirski: Das Hügelgräberfeld in Komarów bei Halicz und die Kultur von Komarów, p. 172. T. Turkowski: Les nécessités de recherches et d'éditiont dans le domaine de l'histoire de l'enseignement et des écoles du district de Wilno, p. 182. A. Zajączkowski: La plus ancienne version turque du recueil persan de contes, intitulé Marzubān-nāme, p. 186.

Jeż Teodor Tomasz (Miłkowski Zygmunt). Od kolebki przez życie. Wspomnienia. Do druku przygotował Adam Lewak, wstępem poprzedził Aleksander Brückner. Tom III. Kraków 1937, 8°, str. 599. *[Théodore-Thomas Jeż (Sigismond Miłkowski). A travers la vie depuis le berceau. Mémoires. Edition préparée par Adam Lewak avec une introduction d'Alexandre Brückner. III[e] volume. Cracovie 1937, 8°, 599 p.].*

Kukiel M.: Wojna 1812 r. Tom I. Z 6 mapami i planami. Kraków 1937, 8°, str. IX + 144. *(M. Kukiel: La guerre de 1812. I[er] vol. Six cartes et plans. Cracovie 1937, 8°, IX + 144 p.).*

Kwartalnik filozoficzny, tom XII, zeszyt 3. Kraków 1937, 8⁰, str. 181—259. *(Revue Trimestrielle de Philosophie, t. XIII, fascic. 3. Cracovie 1937, 8⁰, p. 181—259).*

Treść: M. Kokoszyńska: Filozofia nauki w Kole wiedeńskim (dok.), str. 181. R. Ingarden: Czy zadaniem filozofii jest synteza nauk szczegółowych? str. 195. St. Harassek: Krytyka rozumu praktycznego jako etap kształtowania się pojęcia wzniosłości Kanta, str. 215. Sprawozdania, str. 245. Książki i czasopisma nadesłane do redakcji, str. 258. *(Contenu: M. Kokoszyńska: La philosophie des Sciences dans le Cercle de Vienne (fin), p. 181. R. Ingarden: La synthèse des sciences particulières est-elle la tâche de la philosophie? p. 195. St. Harassek: »La critique de la raison pratique« en tant qu'étape conduisant à l'idée du sublime chez Kant, p. 215. Comptes rendus, p. 245. Livres et périodiques envoyées à la rédaction).*

Polski słownik biograficzny, tom III zeszyt 1 (og. zbioru zeszyt 11) (Brożek Jan—Budny Szymon). Kraków 1937, 4⁰, str. 1—96. *[Dictionnaire biographique polonais, t. III, fascic. 1 (fascic. 11 de la collection complète) (Brożek Jean—Budny Simon). Cracovie 1937, 4⁰, p. 1—96].*

Polski słownik biograficzny, tom III zeszyt 2 (og. zbioru zeszyt 12) (Budny Szymon—Całowański Stanisław). Kraków 1937, 4⁰, str. 97—192. *[Dictionaire biographique polonais, t. III, fascic. 2 (fascic. 12 de la collection complète) (Budny Simon—Całowański Stanislas). Cracovie 1937, 4⁰, p. 97—192].*

Rocznik Polskiej Akademii Umiejętności, rok 1935/6. Kraków 1937, 16⁰, str. LXXI + 185. *(Annaire de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Année 1935/6. Cracovie 1937, 16⁰, LXXI + 185 p.).*

Table des matières